

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



POESIE.

SCÈNES CHAMPÊTRES.

1ÈRE SCÈNE — LE BRAYAGE.

Il nous faut l'avouer : les mœurs de nos aïeux
S'en vont disparaissant, chaque jour, sous nos yeux.
Le campagnard n'a plus une gaïté si franche,
Et son front vers le sol de plus en plus se penche.
Le matérialisme a gagné dans son cœur ;
Pleurons, pleurons sur lui, car c'est pour son malheur.
Lorsque ce mal hideux sur son âme domine,
Il n'est plus homme, hélas ! non, c'est une machine.
Hâtons-nous, hâtons-nous au moins de recueillir
Ce qu'il nous reste encore, et que ce souvenir
En se perpétuant sans cesse d'âge en âge,
Dise, au moins, ce qu'était autrefois le village.

L'été vient de s'enfuir, et l'automne sa sœur,
Avec son front couvert d'une extrême pâleur,
Son œil mela colique et plein de rêveries,
S'avance tristement sur les feuilles flétries,
La gelée, au matin, telle qu'un blanc duvet
Couvre l'herbe des champs, l'arbre de la forêt.
C'est alors qu'un jeune homme atteint de maladie
Promène ses douleurs et sa mélancolie
Près d'un bocage aimé, comme lui sans couleurs,
Et dit à ch que feuille : ainsi que vous je meurs,
Sur les lieux, cepen tant, où mon cœur nous transperce
On ne remarque rien, non, rien de cette sorte ;
Un bonheur inconnu brille dans tous les yeux.

De femmes quel est donc ce groupe si joyeux ?
Vous l'auriez deviné, ce sont là les brayuses.
Des longtemp, chaque année, on les voit radieuses
Ainsi se réunir, et garder dans leur cœur
Les plus frais souvenirs de ce jour de labour.
Regardez bien là bas, au pied de la colline
Ou bien encor plus loin, au fond de la ravine,
C'est là que l'espace arrangé tout exprès,
Que protégé un rempart de sapins verts et frais.
Il est couvert d'étoupe et d'aiguillettes légères
Que l'on fit en brayant aux automnes dernières.
Puis, au bord du ravin, voyez ilux petits murs ;
Tout autour, les sains forment des abris sûrs
Qui pourront protéger l'atmosphère flammée.
Qu'excite en ce moment le souffil d'une femme.
A-dessus on peut voir de haut perchés de sapin
Sur lesquels les bien ôté on se héra l'lin.
Voilà l'agrès des lieux où la scène se passe ;
Un homme une chauffeuse ; un fars robuste ée case,.....

L'ouvrage est commencé.... Rien de plus amusant
Que d'écouter alors le son s-c, éclatant,
Que fait entendre au loin, dans le bois, chaque braye.
Plus joyeux sont encor les propos dont s'égaye
Ce groupe où l'on ne voit que cordialité.
Et l'ouvrage s'avance avec rapidité ;
Au milieu des bons mots tombant comme une pluie,
Chacun d'un bras fort ment la braye à l'envie.
Le coriace lin qu'on leur voyait d'abord,
C'est, un instant après, une flasse d'or
Qu'on dépose avec soin sur une nappe blanche
Dont naguère on couvrait la table le dimanche.

Au moment où l'ouvrage avançait à grand train,
Un cri de la chauffeuse a retenti soudain ;
Et l'on voit aussitôt, partant du fond de l'âtre,
S'élever dans les airs une flamme bléâtre.
Mais il nous faut entendre alors les cris joyeux,
L'inextinguible rire et tout le bruit affreux
Dont on fait retentir les champs et le bocage.
Les enfants qui jouaient plus loin, sous le feuillage,
Où qui se balançaient aux branches d'un bouleau,
S'en viennent, à ce bruit, entourer le fourneau,
Puis unissent leur voix à celle des brayuses,
Malheur en ces moments, oui, malheur aux chauffeuses,
Car si elles alors viennent se réunir
Risée et quolibets ; il faudra tout souffrir ;
Jamais impunément on ne fait de grillades,
Mais il faut les payer, les payer en tirades
La chauffeuse gardant toute sa belle humeur,
Mais redoutant encor quelque nouveau malheur,
Redouble, en ce moment, de soin et de prudence.

Le lin est chaud enfin, l'ouvrage recommence,
Sans incidents ensuite on se rend jusqu'au soir.
Le soleil est baissé, bientôt il fera noir,
Chaque brayeuse alors retourne à la chaumière,
Et passe la soirée en la même manière,
Dans la même gaïté qu'on a passée le jour.
Souvent même on s'égaye en faisant un retour
Sur les traits pitoyables de la belle journée.
On se sere enfin, mais, la prochaine année,
On viendra de nouveau vers la même saison ;
C'est ce qu'on se souhaite avec effusion.

La journée est finie, elle est passée heureuse
Comme pass le jour d'un fête joyeuse.
Ainsi, lecteurs, voyez : les travaux les plus durs
Perdent toute rigueur pour des cœurs bons et purs.

LE MARQUAIS BARON DE LA

CHANT D'UNE PETITE FILLE A SON
ANGE GARDIEN.

(A LA PETITE ANGÉLINA.)

Gardien fidèle,
Amour à toi,
O toi dont l'aile
S'ouvre sur moi !
Gardien fidèle,
Amour à toi.....

Avec sollicitude
Tu diriges mes pas,
Aussi ma gratitude
Pour toi ne tarit pas.

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

Si je n'étais pas sage,
Hélas ! tu cacherais
Dans tes mains ton visage,
Et puis tu pleurerai.....

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

Je veux, moi, ta pupille,
Me montrer tous les jours
Bonne petite fille,
Et t'obéir toujours.

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

Si j'étais assez bonne
Pour mériter de voir
Ta figure mignonne,
Dans mon rêve du soir ?.....

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

On dit que si le voile
Tombait entre nous deux,
Je verrais une étoile
Sur ton front radieux.....

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

On dit que ton sourire
Est plus doux que l'azur,
Et que ton œil respire
La tendresse, Ange pur.

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

On dit que face à face
Sans cesse tu vois Dieu,
Et que ta gloire efface
Les astres du ciel bleu.

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

On dit que tu t'inclines
Sur mon front, quand je dors,
Que tes ailes divines
M'enveloppent alors.

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

On dit que tu moissonnes
Dans les jardins des cieus,
Pour faire des couronnes
A tous enfants pieux.

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

Moi, je veux toujours faire
Ce que tu me diras,
Dis, ô cher Tutélaire,
Tu me couronneras ?.....

Gardien fidèle,
Amour à toi, etc.

Toi dont l'œil me regarde,
Bel Ange aux ailes d'or,
Avec toi qu'il me tarde
De prendre mon essor !.....

Gardien fidèle,
Amour à toi,
O toi dont l'aile
S'ouvre sur moi !
Gardien fidèle,
Amour à toi !.....

L.

SONNET.

LE GLAS.

Entendez-vous cette lugubre voix
Qui dans l'air pleure, et vers les cieus exhale
Sa plainte sombre, amère et sépulerale,
Et ses soupirs qu'elle pousse neuf fois ?.....

C'est le concert de la mort froide et pâle,
Morne concert de sanglots et d'émois ;
C'est le tombeau qui proclame ses lois,
C'est du mourant le triste et dernier râle.....

Non !... c'est un cri d'espérance et d'amour,
Un trait qui monte à l'immortel séjour,
Une prière où l'Eternel se penche !.....

Le glas, le glas, oh ! c'est une aile blanche
Qui fuit la terre, et prend un libre essor
Vers l'empyrée aux portes d'or !.....

L.



AGE D'OR ET AGE DE FER.

O bonheur qu'avait apporté
Le règne du christianisme,
Jours où la pure vérité
Régnaient sans nul antagonisme.

Ah ! que vous êtes loin de nous !
Un torrent de fausses doctrines
Nous inonde, et sous son courroux
Bientôt tout se charge en ruines.

Ce courant n'a rien respecté :
Prêtres et trônes séculaires,
Vertus, temples de charité,
Croyance en Dieu, foi de nos pères.

Tout a succombé sous ses coups !
Après une telle victoire,
Mon Dieu, qui donc sera pour vous,
Qui prendra soin de votre gloire ?

Le désespoir trouble mon cœur,
Monde, quand je te considère ;
Eperdu je dis au Seigneur :
Que va donc devenir la terre ?

S'il vient un jour, un triste jour
Où nul ici bas ne vous aime,
Cette terre fruit de l'amour
Sera brisée à l'instant même.

Oh ! qui jamais nous les rendra
Ces jours où l'Église Romaine
Sur ceux qu'elle régénéra
Pouvait régner en souveraine ?

Nul chrétien ne tenait alors
Son front penché vers la matière ;
Les yeux au ciel, et sans remords,
Il pouvait dire à Dieu : j'espère.

Un seul, pour le malheur commun,
N'accumulait pas la richesse ;
L'homme à deux toits en donnait un
A son frère dans la détresse.

C'est ainsi que chacun vivait
Au milieu d'une douce aisance ;
Non, personne alors ne mourait
De faim au seuil de l'abondance.

On pourvoyait à ses besoins
Sans le secours de nos machines,
On n'usait pas ses jours aux soins
Ni dans l'air des sombres usines.

Chacun se contentant de peu
Vivait de modestes domaines ;
Il cultivait la terre et Dieu
Comptait ses travaux et ses peines.

Oh ! oui, tous possédaient alors
Paix et douceurs inaltérables,
Loin des plaisirs aux longs remords
Et des désirs insatiables.

La mort même ne troublait pas
Des chrétiens les âmes si pures ;
Ils allaient gaîment au trépas,
Souriaient au sein des tortures.

Car ils voyaient au-dessus d'eux
Une céleste providence,
Un roi miséricordieux
Qui sait couronner l'innocence.

Ah ! vous n'étiez pas encor nés,
O vous, novateurs déplorables,
Astres de nuit, tombeaux ornés,
Philosophes déraisonnables.

Alors la loi ne pesait pas :
On ne songeait pas à l'enfreindre ;
On la défendait de son bras
Au lieu de vouloir la contraindre.

Le mépris était inconnu.
On mangeait à la même table ;
Le sénateur, le parvenu,
Disait : mon frère, au misérable.

Égalité, fraternité,
Rêves de tant de personnages,
Et vous, céleste liberté,
On vous trouvait donc en ces âges.

Hommes à l'esprit inconstant,
La liberté, fleur délectable,
Ne peut point germer dans le sang
Versé par une main coupable.

Egalité, fraternité,
Ne nous viendront jamais des traîtres ;
Ennemis de l'autorité,
Sont toujours les pires des maîtres.

Mais pourquoi donc avoir couvert
De ruines le sol de la France,
Et fait un aride désert
Des champs où régnaient l'abondance ?

Pourquoi donc avoir répandu
Le sang le plus pur de ses veines,
Et du pieu avoir abattu,
Un jour, tant de gloires sereines ?

Pourquoi naguère avoir jeté
Au vent le trône de l'Espagne,
Comme on avait précipité
Le vieux trône de Charlemagne ?

Ah ! pourquoi ce concours puissant
Contre le petit coin de terre,
Où le vieillard du Vatican
Règne bien moins en roi qu'en père ?

Peuples, voulez-vous le bonheur ?
Aimez l'église catholique,
Seule elle satisfait le cœur,
Seule donne la paix publique.

Voulons nous voir l'âge d'or,
Nous qu'un siècle de fer érase ;
Dans nos cœurs ranimons encor
La foi qu'on ébranle en sa base.

L'avenir est entre vos mains,
Sachez-le bien, peuple sans gloire ;
Relevez-vous, soyez chrétiens,
C'est le secret de la victoire.

LA FIANCÉE DE MADRID.

I.

UN RIVAL INCONNU.

On remarquait à l'extrémité occidentale de la ville de Madrid, vers le commencement du XVII^e siècle, un château de forme coquette dont l'architecture mauresque attestait l'antique origine, et qui, depuis un temps in mémorial, servait de résidence à la noble et glorieuse descendance de la maison d'Ovéda. Ce château, situé presque, à l'entrée de la ville et comme penché sur le versant d'une colline, dominait les eaux peu abondantes du Mançanarès et s'y reflétait comme dans un miroir. Quelquefois, quand les vapeurs du matin s'élevaient froides et épaisses au-dessus du nuage gris, alors, portique de marbre taillé en ogive, chapelle gothique aux vitraux colorés, petites tourelles bordées de crénelures, tout disparaissait dans une ombre pâle, tout se confondait sous le voile humide du brouillard. Souvent aussi, à le contempler par une belle soirée d'été, sous le clair regard de la lune, on eût dit d'un géant immobile, placé en avant de Madrid, comme une sentinelle avancée.

C'est par une de ces soirées splendides que le château d'Ovéda était devenu le point de mire des désœuvrés et des curieux de Madrid. Les regards des promeneurs se sentaient instinctivement attirés vers une longue file de croisées qui versaient sur la demi-obscurité de la nuit comme une blanche traînée de feu. L'oreille aussi s'éveillait et se faisait plus attentive aux sons harmonieux que la brise lui apportait, amoindris et presque éteints par l'espace. Il y avait, comme on le voit, fête chez la marquise d'Ovéda, fête qui réunissait dans un cercle brillant, la meilleure comme la plus ancienne noblesse d'Espagne et du Portugal, alors confondue sous le sceptre à la fois débile et violent du petit-fils de Charles Quint, Philippe III.

La marquise d'Ovéda était veuve d'un seigneur qui avait été connétable sous Philippe II et qui lui avait légué, outre les revenus d'une immense fortune, une réputation d'honneur et de probité dont l'éclat ne le cédait à celle d'aucun autre maison de Castille. Une nuit, le vieux marquis, à son retour d'un bal donné à la cour du jeune Philippe III, où il avait conduit sa fille dona Fernande, tomba dans une profonde rêverie, et, ayant appelé sa femme, la supplia de lui jurer sur l'Évangile que jamais, à dater de ce jour, elle ne souffrirait que Fernande se montrât au palais du nouveau roi. La marquise s'étonna d'abord de cette recommandation étrange, mais le vieillard refusa de s'expliquer devant elle et la mère effrayée fit le serment qu'on lui demandait. Ce serment d'ailleurs n'engageait la marquise que jusqu'au jour où Fernande serait mariée, et pour rassurer entièrement son cœur paternel, don Manuel d'Ovéda exprima le vœu que sa fille devint l'épouse de don

Ruiz de Soria, fils du comte François de Soria, son frère d'armes et son unique ami.

Fernande souscrivit avec joie à ces conditions qui s'accordaient merveilleusement avec la secrète inclination de son cœur. Elle aimait don Ruiz de ce premier amour qui sème dans les âmes le germe d'un souvenir éternel. De son côté, don Ruiz, élevé près d'elle, depuis que les guerres de Flandre l'avaient fait orphelin, caressait la même chimère, poursuivait le même rêve. Aussi, lorsqu'à son lit de mort le marquis d'Ovéda étendit sur leurs têtes ses bras débiles et prononça, en joignant leurs mains, le mot de fiançailles, les deux enfants, émus en même temps de tristesse et de joie, se jetèrent à la dérobée un regard plein de larmes. Ce regard, double promesse et double aveu, témoignait déjà qu'ils étaient fiancés par le cœur.

Malheureusement don Ruiz de Soria fut obligé de partir brusquement pour la Havane, où quelques affaires de succession nécessitaient sa présence. Il était l'aîné de la famille. Don Diégo de Soria, plus jeune que lui de deux années, était si frivole, si léger en apparence, qu'on n'eût jamais songé à s'en rapporter à lui d'intérêts si graves.

Don Ruiz fut donc forcé de s'éloigner. Ce fut un jour cruel que le jour du départ. Cependant les larmes de la marquise, les tendres adieux de Fernande le lui rendirent moins amer. Il se vit si sincèrement regretté qu'il prit son mal en patience et oublia la douleur présente pour ne plus songer qu'au bonheur à venir. Un seul regret, au moment de cette séparation, vint saisir et serrer son cœur. Il lui sembla que la tristesse de son frère n'était pas à l'unisson de la sienne. Il crut même voir luire en ses yeux un éclair de joie. Mais cette crainte ne fit que traverser sa tête. Il se la reprocha comme une mauvaise pensée, et, comme pour s'en affranchir, il pressa, sans plus de réflexion, Diégo contre son cœur, et son dernier adieu fut une parole de confiance et d'espoir.

Don Ruiz partit donc. La traversée fut heureuse, mais arrivé à la Havane, une fièvre contagieuse envahit la contrée. Les victimes se comptaient par milliers. Don Ruiz, un des premiers, respira le poison subtil et fut frappé de mort.

Telle fut l'affreuse nouvelle que Diégo de Soria vint annoncer un jour en pleurant à la marquise d'Ovéda. Don Ruiz eût été son propre enfant, que le coup ne l'eût pas plus cruellement terrassé. Sa propre souffrance s'augmenta de celle qui allait frapper Fernande, et pendant plusieurs heures elle se renferma dans son oratoire, priant sur la tombe du marquis, afin que du ciel où il était, il lui inspirât le courage et la résignation, qu'à son tour il lui faudrait inspirer à sa fille. Le soir même elle vint la trouver dans sa chambre, et usa de tant de détours, et tant de précautions, qu'avant d'avoir

dit la funeste secret, Fernande l'avait déjà deviné. Cette nuit entière ne fut qu'un long gémissement, et le lendemain une foule de parents et d'amis, pieusement agenouillés sur la dalle de l'église de Notre-Dame d'Atocha, adressaient au ciel des vœux ardents pour le repos de l'âme de don Ruiz de Soria, qu'une fin misérable venait d'arracher à l'amour de sa belle fiancée.

Dès cet instant, Diégo ne quitta plus Fernande. D'abord la jeune fille souffrit avec impatience cette continuelle obsession d'un homme pour lequel elle n'avait jamais éprouvé d'affection réelle et qui n'avait vraiment qu'un mérite à ses yeux, celui d'être le frère de don Ruiz de Soria. Mais Diégo sut si bien flatter sa douleur, la suivre et la respecter dans tous ses caprices, mêler ses pleurs aux siens, se faire le complaisant écho de plaintes mille fois répétées, qu'elle finit par s'habituer à sa présence et qu'elle se reprocha même d'avoir été ingrate envers lui. Son empressément paraissait si généreux, sa douleur si désintéressée ! Pourquoi ne l'eût-elle pas accueilli comme un ami, comme un frère ? Placée entre sa mère et Diégo, Fernande trouva peu à peu la journée moins longue et la vie plus supportable. Elle parlait de don Ruiz, et chacune des réponses qu'elle se plaisait à provoquer, était un éloge ou un regret. Il n'existe plus, il est vrai, que par le souvenir ; mais un instinct secret lui faisait aimer, par une sorte d'égoïsme sublime, tout ce qui pouvait encore sur terre perpétuer son rêve et ressusciter à ses yeux, sous quelque forme que ce fût, l'image évanouie de son bonheur.

La marquise ne tarda pas non plus à subir le charme de séduction que Diégo semblait répandre autour de lui. Jadis, sans le haïr, elle n'éprouvait aucune sympathie pour ce jeune homme, dont le caractère frivole et hardi contrastait, d'une façon peu avantageuse, avec celui de son frère aîné. Mais depuis le départ de ce dernier, un changement si soudain s'était opéré en lui, ses soins, à la suite du coup qui les avait frappés, révélaient une si belle âme, qu'elle aussi oublia toutes ses préventions, et ne voulut plus attribuer certains torts de Diégo qu'à sa grande jeunesse et aux écarts d'un cerveau trop ardent. Bientôt, les louanges de Diego furent dans toutes les bouches, et il occupa au château d'Ovéda, la place qu'y occupait jadis son frère.

Un seul homme, Juan de Valdesillas, ancien commandeur d'Ocana, grand ami de don Ruiz, refusait de croire à la sincérité de ce changement. En vain la marquise s'efforçait de le persuader, Valdesillas, entêté dans ses préventions, se renfermait, toutes les fois qu'il entendait le panégyrique de Diégo, dans une dénégation muette qui s'exprimait assez ordinairement par un léger mouvement de tête ou d'épaules, dont la signification n'offrait d'ailleurs aucune espèce d'équivoque.

Mais quel défaut pouvez-vous lui reprocher ? lui dit un jour la marquise poussée à bout.

—Celui de me déplaire, d'abord.

—Mais c'est de l'injustice...

—Si c'était de l'instinct ?

—Vous êtes d'une défiance !

—A l'égard de Diégo, c'est vrai : s'il rit, je ne crois point à sa gaieté ; s'il pleure, son chagrin me fait l'effet d'une comédie.

—Si vous saviez, depuis six mois... que de tristes journées, il passe près de nous !

—C'est donc pour s'en dédommager qu'il se ménage de si joyeuses nuits ?

—Que voulez-vous dire ?

—Chaque soir, à la cour du roi Philippe...

—Son devoir... ses fonctions l'y appellent...

—Oui, vous avez raison... son devoir de sujet fidèle et dévoué... ses fonctions... de chambellan, de camérier, que sais-je ? Tenez, madame la marquise, je vais encore vous paraître d'une misanthropie bien sévère, mais la faveur dont jouit Diégo de Soria m'est suspecte... et peut être penseriez-vous comme moi si vous saviez qu'il est le bras droit, l'âme damnée, l'inséparable ami...

Valdesillas hésita.

—De qui donc ? demanda la marquise.

—De don Roderic Calderone, comte d'Oliva, l'ancien valet du duc de Lerme, de cet homme perdu de débauches et de vices, qui, à force de crimes inconnus, de lâches soumissions, de complaisances honteuses, a fini par s'insinuer dans les bonnes grâces du roi, trop jeune pour comprendre le péril d'une telle influence, trop faible pour y résister.

La marquise, bien qu'éloignée depuis longtemps de la cour, avait cependant connaissance de la haute fortune de Calderone, et des sourdes malédictions dont l'accablait la voix publique. Pourquoi don Diégo lui avait-il laissé ignorer sa liaison avec cet homme ? Elle sentit se réveiller en elle-même son ancienne antipathie ; mais, bien résolue à lutter contre un sentiment qu'elle croyait injuste, elle reprit :

—Du moins ses visites ici sont tout à fait désintéressées...

—L'avenir nous l'apprendra, répondit Valdesillas, qui voulut avoir le dernier mot.

Presque immédiatement après cet entretien, don Diégo de Soria vint au château d'Ovéda et demanda à entretenir la marquise en particulier. Elle s'étonna d'abord du ton solennel dont il sollicitait cette faveur ; mais sa surprise n'eut plus de bornes quand elle connut l'objet de sa démarche. Il venait la supplier de lui accorder la main de sa fille, de la fiancée de son frère, de Fernande d'Ovéda. Toutes les assertions de Juan de Valdesillas lui revinrent en foule à l'esprit, et sans répondre à Diégo par un refus irrévocable, la marquise promit d'un ton froid de consulter la volonté de Fernande, en se gardant toutefois d'engager la sienne. Fernande eut, comme sa mère, un mouvement instinctif de répulsion en apprenant les intentions de Diégo. Après ce qu'elle lui avait laissé voir de son amour pour don Ruiz, elle s'étonna de ce manque de respect de Diégo pour la mémoire de son frère. Il n'en fallait pas davantage pour le renverser, aux yeux de la mère et de la fille, du frêle piédestal où elles l'avaient placé.

Dès ce jour, une certaine froideur se glissa dans les relations de don Diégo avec la maison d'Ovéda. Il était toujours aussi assidu, mais l'intimité était devenue moins réciproque, moins expansive. Par degrés Fernande tomba dans une tristesse si noire, si concentrée, si continuelle, que la marquise en conçut des craintes sérieuses pour sa santé. Don Diégo qui, du reste, avait subi le refus de Fernande plus philosophiquement qu'on n'eût pu le croire, conseilla à la marquise de combattre par des distractions nom-

breuses, cette funeste disposition à la mélancolie dont les suites étaient à redouter. Le serment sacré, fait jadis au marquis mourant, s'opposait à ce que Fernande fût présentée à la cour de Madrid; ne pouvait-on, sans manquer à la foi jurée, appeler la cour de Madrid, au château d'Ovéda? La marquise n'aimait pas le monde, mais pour ramener le calme dans l'âme de sa fille, pour lui rendre sa fraîcheur perdue, pour faire luire de nouveau sur son front un rayon de jeunesse et de bonheur, elle n'hésita pas à changer ses habitudes, et elle consentit à organiser chez elle plusieurs fêtes au milieu desquelles Fernande trouva parfois, sinon des plaisirs bien vifs, du moins l'oubli momentané de ses souffrances.

C'est à l'une de ces fêtes que commence notre récit. On était au 25 mai 1619; jamais l'assemblée n'avait été plus joyeuse ni mieux choisie. Les costumes brillants, aussi remarquables par leur riche éclat que par leur exactitude historique, formaient entre eux les contrastes les plus piquants. Le masque autorisait parmi les invités cette sorte de liberté qui donne au bal plus de gaieté, sans rien lui ôter de sa décence. Fernande, cependant, plus pâle et plus triste qu'à l'ordinaire, semblait souffrir avec impatience les galanteries de quelques seigneurs dont les prétentions à sa main étaient connues de tout Madrid. Fatiguée sans doute de leur empressement, elle résolut d'aller se mettre sous la protection de Valdesillas, et vint elle-même lui prendre le bras.

— Eh quoi! c'est vous, Fernande, dit le commandeur tout surpris

— Oui, mon bon Juan, répondit la jeune fille qui paraissait trembler.

— Mais, qu'avez-vous?

— Rien, oh! rien... Vous le savez, *senor Valdesillas*, je n'aime de ces réunions tumultueuses que leur piquant désordre et leur aspect éblouissant, c'est un spectacle qui réjouit mes yeux, mais qui ne dit rien à mon cœur. Autant j'aime à contempler de loin le mouvement de ces quadrilles, autant je crains de m'y mêler.

— Votre place y est pourtant marquée d'avance, *senorita*, et ces jeunes gentilshommes dont la rivalité n'est un mystère pour personne...

— Ce sont justement ces fades galanteries qui me font fuir. Leurs compliments, leurs insignifiants propos me fatiguent, je m'efforce de les éviter, et l'on dirait...

— Qu'ils n'en sont que plus empressés... Que voulez-vous, Fernande, c'est votre beauté qu'il faut accuser de tout ceci, et le désir seul de vous plaire les rend assidus près de vous...

— Que ne les rend-il un peu moins ennuyeux! dit Fernande avec un léger sourire.

Mais son visage redevint tout-à-coup sérieux, et, indiquant d'un geste à don Juan un homme dont le visage était masqué et qui portait un galant costume de fantaisie, assez semblable à ceux des pages de la cour de France sous Philippe-le-Bel, elle s'écria en l'entraînant.

— Encore lui! de grâce, éloignons-nous...

— Mais dites moi, Fernande... cet homme?...

— Me poursuit depuis le commencement du bal.

— Et, comme les autres, il vous fatigue?...

— Il m'épouvante, murmura Fernande en serrant plus étroitement le bras de Valdesillas, car encore

une fois le masque fendait la foule et venait droit à elle en s'inclinant.

— Vous me fuyez, belle *senora*, dit-il, c'est mal; l'idole d'un temple doit un meilleur accueil au plus fidèle de ses adorateurs. Ne me permettez-vous pas tout-à-l'heure de vous offrir ce bras, si longtemps dédaigné, pour faire, ne fût-ce qu'une seule fois, le tour de ce salon? Quant à présent vous avez choisi un noble et digne cavalier, et si jaloux que je sois de cette préférence, le respect qu'il m'inspire m'empêchera d'en murmurer.

— Vous me connaissez? dit le commandeur.

Tout bon espagnol connaît Juan de Valdesillas, *senor*, et les services qu'il a rendus à son pays sous Philippe II lui méritent l'estime de tous les gens de bien.

Et le personnage mystérieux s'éloigna.

— J'ai déjà entendu cette voix, dit Juan.

— Et moi aussi, ajouta Fernande toute pensive.

Valdesillas et la jeune fille continuèrent à se promener silencieusement. Au bout de quelques minutes, et comme s'il continuait tout haut une réflexion commencée tout bas, le commandeur dit à Fernande:

— Don Diégo n'est pas encore venu?

Il ne viendra pas. Un billet de lui nous a informées ce matin qu'un devoir indispensable le retiendrait jusqu'à demain hors de Madrid.

— On sait ici que Diégo vous aime, et je parierais qu'on interprète son absence comme la retraite d'un prétendant éconduit. Pour le comte d'Ossuna, pour Alvarez de Landos, pour Gomez de Stunica, Diégo, absent, est un rival de moins. Et, après tout, ajouta Valdesillas, vous ne pouvez rester ensevelie sous les voûtes de ce vieux château... Et, tôt ou tard, un de ces brillants seigneurs, si ce n'est don Diégo de Soria lui-même...

— Ni Diégo de Soria lui-même... — Ni Diégo, ni autre, interrompit Fernande.

— Serment de jeune fille, dit Juan avec un sourire d'incrédulité, et la bouche, en pareille occasion, court grand risque de recevoir un démenti du cœur...

— Oh! le mien confirmera ce serment, acheva vivement Fernande, car le souvenir de don Ruiz le remplit tout entier.

Au même instant le masque reparut; Fernande lui abandonna sa main et quitta le bras de Juan, qui lui avait conseillé de ne point persister dans un refus sans motif. Au mouvement d'une musique, on reconnut le signal d'une pavane. On fit cercle, on se pressa afin de voir quel serait le couple assez hardi pour affronter l'exécution si difficile de cette danse tout empreinte de douceur et de flerté, à la fois sérieuse et passionnée, vraie fille, en un mot, de l'Espagne, et qui tenait en même temps de la danse du *Flambeau* par sa gravité, et du *Pazzo-Mezzo* d'Italie, par l'éloquente signification de ses figures. Un murmure de surprise et de satisfaction s'éleva de tous les groupes lorsqu'on vit la belle Fernande gagner le milieu du salon, conduite par le gracieux page de Philippe-le-Bel. Le succès du couple danseur fut immense. De tous côtés on louait la dignité parfaite de la jeune fille et la tournure vraiment seigneuriale du cavalier. Seulement on re-

grettait de ne pas le connaître, et les plus intrigués étaient réduits à se perdre en vaines conjectures.

—N'ôtera-t il donc point son masque? disaient de toutes parts les seigneurs désappointés, et ne pourrions-nous savoir enfin quel est ce concurrent redoutable, ce mortel heureux entre tous à qui la senora Fernande accorde aujourd'hui une faveur qu'elle nous a refusée si longtemps!

La pavane se termina au milieu d'un applaudissement unanime, et les groupes dispersés se répandirent par les longues galeries. Fernande profita de cette confusion pour dégager sa main de l'étreinte du page, et se dirigea vivement vers la marquise d'Ovéda.

—Ma mère, lui dit-elle, en cherchant à maîtriser une émotion qui se trahissait malgré ses efforts, ma mère, je me sens mal...souffrez que je me retire....

—Y penses-tu! dit la marquise. Te retirer, déjà!

—Il le faut...une indisposition soudaine...

—Tu le veux... je te suis.

—Non...restsz, ma mère. On remarquerait trop vite votre absence, tandis que moi...

Elle n'en put dire davantage, et, avant d'attendre une nouvelle réponse de la marquise, elle s'éloigna. Fernande espérait qu'on ne s'apercevrait que plus tard de sa disparition. Mais dès qu'elle fut partie, on éprouva de tous côtés comme une inquiétude secrète, comme un malaise général. Fernande était l'âme de cette fête; sa présence était le souffle qui la faisait vivre. Pendant quelque temps le mouvement cessa, le bruit s'éteignit. On eût dit un nuage passant sur le soleil. Cependant la fête continua; mais il était évident que son plus bel attrait venait de lui être enlevé.

Fernande suivit donc un sombre couloir qui conduisait à sa chambre. Arrivée là, elle courut s'appuyer sur le balcon de sa fenêtre d'où l'on découvrait, au demi-clartés de la lune, les premières maisons de Madrid pareilles à des fantômes inégaux, et le ruban argenté du Mançanarès qui fuyait dans la plaine. D'abord elle se livra au charme d'une contemplation où les forces de son être semblaient s'absorber tout entières.

Avant tout, elle avait besoin d'être seule et de se recueillir. L'atmosphère du bal l'étouffait et sa poitrine demandait un peu d'air à respirer. Le premier effet de cet instant de solitude fut de lui rappeler le souvenir chéri de don Ruiz, car ce nom se trouvait au fond de toutes ses rêveries. Puis, par degrés, son imagination se renferma dans un cercle d'idées plus positives, plus rapprochées d'elle. Ce bal qu'elle venait de quitter, cette pavane qu'elle avait dansée, le sourire aux lèvres et la mort dans le cœur, l'acharnement de son cavalier inconnu, cette terreur inexplicable qui l'avait entraînée hors du salon, toutes ces émotions si vives et si rapides prirent en quelque sorte une forme à ses yeux et surgirent une seconde fois devant elle comme le comble d'une effrayante vision. Fernande, dont l'âme était aussi fière que tendre, avait jusqu'alors souffert, sans y attacher d'importance, les empresses de jeunes seigneurs, auxquels d'ailleurs pas un mot, pas un regard n'avaient pu inspirer le plus léger, le plus lointain espoir. Elle entendait, sans les écouter peut-être, ces mille protestations de dévouement, de soumission, de tendresse qui, dans le vocabulaire de la galanterie, semblent plutôt avoir été inventées pour flatter l'oreille que pour séduire le cœur. Mais l'homme au masque noir avait osé plus qu'aucun de ses rivaux. Protégé par le nombre même des regards qui, pendant l'exécution de la pavane, étaient fixés sur elle, plusieurs fois il avait pressé sa main dans une étreinte convulsive. En la reconduisant à sa place, il avait poussé l'audace jusqu'à lui glisser à l'oreille ce mot que personne après don Ruiz n'avait osé lui dire: Je vous aime! Et c'est alors qu'elle avait fui, frappée de vertige et glacée d'effroi.

Un autre souvenir vint en ce moment traverser son esprit. Elle se rappela que depuis quelque temps un homme, couvert d'un long manteau et coiffé d'un sombrero qui dérobaît presque entièrement son visage, rôdait chaque soir aux environs du château d'Ovéda. Cette apparition si souvent renouvelée avait d'abord excité son attention; mais plus tard elle n'y avait plus songé.

(A continuer.)

LE DIAMANT PERDU.

I.

LE CHERCHEUR D'OR.

On sait que tout le centre de l'Australie, de cette île immense jetée à notre antipode, est occupé par un désert jusqu'ici infranchissable et non moins vaste non moins inhospitalier que le désert africain. Des voyageurs qui ont tenté récemment de traverser ces contrées inconnues prétendent, il est vrai, qu'elles ne sont pas uniformément désolées et stériles, comme les premières explorations l'avaient fait croire. Toujours est-il que l'Angleterre, malgré son génie colo-

nisateur, malgré la hardiesse de ses pionniers, occupe seulement une bande plus ou moins étroite sur les rivages de cette île colossale; des villes populeuses et florissantes, où l'on trouve les raffinements et les merveilles de la civilisation la plus avancée, forment comme une chaîne autour de la partie centrale; quant à cette partie centrale elle-même, aucun Européen encore ne l'a traversée. Sa vaste étendue, le manque d'eau potable, l'absence de toute production utile, les tribus sauvages qu'on y rencontre parfois et qui conservent leur farouche indépendance, ont

toujours empêché les voyageurs de pénétrer jusqu'au cœur de cette région mystérieuse, et plusieurs de ceux qui ont tenté l'entreprise sont morts misérablement à la peine.

C'est sur la limite de la colonisation australienne, dans l'état de Victoria et dans le bourg de Dorling-station que vont se dérouler quelques-uns des événements de cette histoire.

Ce bourg devait son nom à un squatter qui, quinze ans auparavant, avait formé à cette même place une de ces vastes bergeries appelées stations dans le pays. Dorling, après s'être enrichi à engraisser des bœufs, était retourné en Europe et les immenses terrains de sa propriété avaient été revendus en détail. Un centre de population n'avait pas tardé à se créer en cet endroit et l'on montrait au voyageur comme une curiosité locale, la petite maison de bois, maintenant croulante et vermoulue, que le squatter avait construite lors de son arrivée dans ces solitudes. Quoi qu'il en fût de ces humbles commencements, Dorling-station était à l'époque dont nous parlons, un bourg de quelque importance. A la vérité, la plupart des habitations, construites en bois, n'avaient pas plus d'un étage au-dessus du rez de chaussée; mais on y trouvait des magasins bien approvisionnés, une excellente auberge, une maison d'école, un temple protestant, une église catholique, enfin tout ce que pouvaient exiger les besoins physiques et moraux de sa population. Les édifices publics, malgré leur exiguité, avaient une apparence monumentale qui ne rappelait nullement la barbarie d'une ville naissante, et l'église notamment, avec ses fenêtres gothiques, son clocheton de pierre sveltes et découpé à jour, eût fait penser à quelque vieux village de notre vieille et catholique Bretagne.

Cependant l'illusion ne pouvait être longue; à dix milles seulement de Dorling se trouvait le désert australien avec la faim, la soif, la stérilité, et toutes les horreurs des grandes solitudes. Au delà du bourg les cultures cessaient tout à coup; c'était à peine si l'on rencontrait encore ça et là quelques stations de moutons, les plus pauvres et les moins recherchées par les squatters. L'œil n'apercevait plus que des sables, de rare gommiers s'élevant au-dessus des taillis inextricables de maais, parfois des lignes d'eau salée et amère. Là aussi l'étrange nature australienne, refoulée par les envahissements de la civilisation, reprenait ses droits, se manifestait par ses plus beaux et ses plus curieux échantillons. Le cygne noir s'ébattait majestueusement à la surface des lagunes, tandis que l'ornitorhynque, ce bizarre animal qui rappelle les plus informes essais de la création durant les époques paléontologiques, l'ornitorhynque avec son corps de castor, son bec de canard et son ergot venimeux, se jouait dans les marais environnants. Des troupes de kangarous s'élançaient par bonds prodigieux, comme des sauterelles gigantesques, soutenus par leurs longues et robustes queues. L'oiseau-lyre, qui le cède à peine en beauté au paon lui-même, voltigeait dans les fourrés des montagnes, et l'émeu, cette autruche australienne, courait avec une inconcevable agilité sur les sables brûlants. Mais dans les sables, dans les taillis, au bord des lagunes, partout, le promeneur imprudent risquait de rencontrer le serpent noir, ce terrible indigène qui n'a pas osé devant l'Européen comme les autres anciens

habitants du sol, et dont la morsure est toujours mortelle.

Il semblerait que Dorling-station, en raison de sa situation écartée sur les confins du désert, eût pu difficilement prospérer; mais elle se trouvait sur la grande route qui conduisait de Melbourne à Sydney, à travers une foule d'autres villes naissantes, et elle était fréquentée par des bouviers, des émigrants et des touristes qui laissaient d'ordinaire en passant un bon nombre de dollars dans le pays. D'ailleurs une circonstance particulière lui avait fait prendre depuis peu un développement inespéré.

La colonie entière était alors en proie à la fièvre de l'or. Le précieux métal avait été découvert d'abord au mont Alexandre; puis à Balarath, à Bendigo et dans plusieurs localités de Victoria. Or, le bourg de Dorling étant voisin de ces localités, l'immense agglomération de mineurs était obligée de s'y approvisionner en partie. De plus les caravanes qui se rendaient de Melbourne aux placers, ou qui en revenaient, avaient pris récemment l'habitude de passer par Dorling dont la route, quoique moins directe, était plus commode et moins défoncée que les autres; ainsi l'heureuse bourgade pouvait prélever un tribut sur ceux qui couraient après la fortune et sur ceux qui étaient parvenus à la saisir.

Une troupe nombreuse appartenant à cette première espèce de voyageurs s'était arrêtée à l'auberge de Dorling-station, un soir d'octobre, mois qui correspond à peu près à notre mois de mai. Waggons et chevaux n'ayant pu trouver place dans les écuries de la maison publique, encombraient la cour tandis que les maîtres, après avoir envahi les chambres, la salle commune et les corridors, refugiaient jusque sous la véranda où plusieurs d'entre eux se disposaient à passer la nuit, enveloppés dans leurs couvertures de laine. Néanmoins ceux-là ne se montraient ni moins bruyants ni moins joyeux que leurs compagnons. Ils buvaient leur grog avec la gaieté de gens qui se croyaient certains d'être immensément riches quelques jours plus tard, et au dehors comme au dedans de la maison, retentissaient des chants et de gaillards propos, en toutes sortes de langues.

Comme la nuit allait tomber, un nouveau voyageur à cheval, arrivant isolément par la route de Melbourne, vint s'arrêter devant l'auberge dans l'intention d'y demander un gîte.

Ce cavalier, auquel nul dans la maison ne prenait garde, était pourtant remarquable à plus d'un titre. Il avait environ trente ans; il était grand, vigoureux et bien proportionné. Son visage, quoique bronzé maintenant par l'action du soleil tropical, avait conservé une finesse de lignes, une délicatesse d'expression assez rares chez les hommes d'action à la catégorie desquels ce voyageur semblait appartenir. Il portait toute sa barbe, une barbe noire et touffue, dont, malgré les agitations de sa vie aventureuse, il prenait un soin particulier. Ses traits, d'une régularité parfaite, annonçaient à la fois la hardiesse et la bonne humeur, tandis que ses yeux noirs décelaient une impétuosité de caractère qui ne lui permettait pas d'ajourner l'exécution des projets qu'il avait conçus une fois, si audacieux qu'ils pussent être.

Son costume consistait en une blouse de chasse dont la coupe ne manquait pas d'élégance; il avait des bottes mexicaines en cuir ouvragé, et il était

coiffe d'un panama de grand prix. Une couverture de laine ou *makinau*, d'un rouge éclatant, était jetée sur son épaule à la manière des plaids écossais; mais cette espèce d'écharpe n'empêchait pas de voir le pommeau d'un revolver et le manche d'un long couteau de chasse passés négligemment dans sa ceinture. En outre de ces armes, il portait en bandoulière un magnifique fusil à deux coups; enfin il montait un excellent cheval qu'il maniait avec l'habileté d'un écuyer accompli, et son air de distinction eût fait douter qu'il appartint à la classe vulgaire des chercheurs d'or, si l'on n'eût su par expérience que, devant cette fatale passion de l'or, les plus élégants et les plus distingués étaient égaux aux plus grossiers et aux plus misérables.

Le voyageur, en voyant l'encombrement extraordinaire qui régnait dans l'auberge, hésitait à mettre pied à terre. Il allait pourtant s'y décider, quand un vieux mendiant, qui rôdait autour de la maison en cherchant quelque bonne aubaine, s'approcha et lui dit en anglais :

—Oh! Votre Honneur, si vous avez seulement besoin d'un verre de bière et d'une tranche de bœuf pour votre souper vous pouvez descendre; et, à force de crier et d'attendre, vous les obtiendrez peut-être de master Van Rooer, le Hollandais qui tient cette auberge. Mais, si vous avez la prétention d'obtenir un lit pour vous et une place à l'écurie pour votre cheval, vous perdez votre temps, je vous en avertis.

Cette assurance parut déconcerter un peu le voyageur.

—Au diable Van Rooer et sa maison! répondit-il en anglais; cependant, écoutez-moi, l'ami: vous êtes du pays sans aucun doute?

Le vieillard fit un signe affirmatif.

—Eh bien, ne connaissez-vous pas ici quelqu'un qui pourrait m'accorder l'hospitalité jusqu'à demain matin?... Je suis, ajouta-t-il avec intention, en état de la bien payer.

—Vous trouverez difficilement, à Dorling, ce que vous souhaitez, Votre Honneur, répliqua le mendiant. La plupart des maisons sont vides, car tous les hommes sont partis pour les mines, et dans les autres il n'y a que des femmes assez peu soucieuses de recevoir chez elle des étrangers.

—Allons, soit! dit le voyageur avec résignation, ce ne sera pas la première fois que j'aurai couché en plein air... Cependant, bonhomme, encore un renseignement: je suis parti de Melbourne avec tant de hâte, que je n'ai pas songé à me munir d'entraves pour mon cheval; or, il ne serait pas prudent de laisser en liberté une si belle et si bonne bête pendant que je serais endormi; dites-moi donc s'il existe ici une boutique où je pourrais acheter des entraves?

Au lieu de répondre, le vieillard examinait avec curiosité son interlocuteur.

—Vous êtes Français, gentleman? demanda-t-il enfin.

—Français ou non, que vous importe?

—Ne vous fâchez pas; j'avais cru reconnaître à votre prononciation... Si vous étiez Français, je vous aurais dit qu'il vous est facile de vous procurer à deux pas d'ici, chez des compatriotes, ce dont vous avez besoin.

—Des compatriotes! répliqua le voyageur avec

vivacité. Quoi donc! vous avez des familles françaises à Dorling station?

—Oui, oui, Votre Honneur, nous avons la famille Brissot, de vrais Parisiens, à ce que l'on dit. Ils tiennent un *store* là-bas, à cette maison rouge, au pied du grand gommier, et ils ont toutes sortes de marchandises. Le maître de la maison est absent, il est allé au mines, comme bien vous pensez, car tout le monde y va; on y trouve des *nuggets* d'or en telle quantité qu'il n'y a qu'à se baisser pour en ramasser. J'y serais allé moi-même si je n'étais pas si faible et si je ne souffrais pas tant de ma goutte. Vous trouverez au *store* mistress Brissot, qui est une femme bien plaisante, et aussi miss Clara, leur fille, la perle du pays.

Le voyageur avait écouté ces détails avec un intérêt évident; néanmoins, après avoir jeté un regard sur son interlocuteur, il lui tendit un schelling, et, portant la main à son chapeau, il lui dit avec distraction :

—Merci de vos renseignements, l'ami, et adieu.

Il toucha légèrement de l'éperon les flancs de son cheval et se dirigea vers la maison indiquée.

Le vieux rôdeur était demeuré à la même place, partageant son attention entre la pièce d'argent qu'il retournait dans sa main et le cavalier qui s'éloignait.

—C'est un Français, sûrement, c'est un Français, murmura-t-il; il m'a donné un schelling et m'a fait des politesses. Il n'y a qu'un Français assez sot pour être à la fois poli et généreux. Que le Diable l'emporte! je vais boire un verre de grog à ses dépens.

Et il entra dans la taverne.

De son côté le voyageur, après avoir atteint le *store*, mit pied à terre devant la porte et attacha son cheval au gros arbre qui ombrageait la maison.

On appelle *store*, en Australie, un vaste magasin ou plutôt un bazar où l'on trouve toutes sortes de marchandises hétérogènes. Là, sont bizarrement réunis des ajustements de femmes, des salaisons, des selles de chevaux, des ustensiles de ménage, des verrieres, du tabac, des livres, des couvertures. Le *store* de la famille Brissot était parfaitement assorti de denrées des cinq parties du monde. Tous ces objets, de formes et de provenance si diverses, étaient disposés avec goût dans une spacieuse boutique, dont la devanture laissait largement pénétrer l'air et la lumière. Cette boutique occupait la totalité du bâtiment qui longeait la rue; la famille habitait deux autres corps de logis disposés autour d'une cour gazonnée. Le principal de ces corps de logis, construit en briques, avait un étage au-dessus du rez-de-chaussée, avec une galerie extérieure ou véranda. Par derrière, dans un joli jardin, les arbres fruitiers de l'Europe s'associaient aux arbres toujours verts de cette contrée tropicale, formaient des massifs qui entretenaient l'ombre et la fraîcheur autour de l'habitation.

Mais le voyageur ne parut prendre aucun intérêt à ces détails, où se traînait l'aisance des maîtres du logis, et entra résolument dans le *store*.

Il n'aperçut d'abord, au milieu de cet entassement de marchandises, qu'une vieille négresse chargée de répondre aux acheteurs. Ne croyant pas

avoir à se mettre en frais de politesse, il dit en français d'un ton dégagé :

—Allons, bonne femme, montrez-moi des entraves pour mon cheval.

La négresse, déconcertée par l'impétuosité de son entrée, ne se hâta pas de le servir ; peut-être même ne l'avait elle pas compris, car elle demeura immobile en prononçant l'exclamation banale des Anglais :

—Oh ! sir.

Le voyageur allait répéter sa demande, quand une voix argentine s'éleva derrière une pile d'étoffe qui semblait être un écran disposé contre la curiosité importune.

—Un Français, disait-on, et sans doute un Français nouvellement débarqué dans la colonie ? Qu'il soit le bienvenu !

En même temps une jeune personne qui, assise près d'une fenêtre intérieure, travaillait à un ouvrage d'aiguille, s'avança d'un air empressé : c'était mademoiselle Clara Brissot.

Le mendiant n'avait pas exagéré les charmes de cette belle personne. Elle était blonde, elle avait la physionomie expressive et l'œil d'un bleu doux et pur comme l'azur du ciel. On reconnaissait tout d'abord, à la grâce de sa désinvolture, à la simplicité pleine de bon goût de sa mise, à l'élégance de tous ses mouvements, et jusqu'au timbre harmonieux de sa voix, qu'elle n'était pas né en Angleterre ou dans les colonies anglaises. Elle était vêtue d'une robe de mousseline peinte, de couleur claire, dont l'étoffe ne pouvait être coûteuse ; mais cette robe avait une coupe savante, tout à fait inconnue à Dorling-Station, et elle paraît d'autant mieux Clara, que Clara se l'était taillée elle-même. Ses cheveux, arrangés avec une indifférence apparente, l'ornaient mieux que n'eussent pu faire des torsades de perles ou des guirlandes de fleurs. Cette jolie et sémillante Parisienne, transportée à tant de milliers de lieues de sa patrie, était comme une de ces plantes exotiques dont on admire d'autant plus le port et les fraîches couleurs, qu'elles contrastent davantage avec le milieu où elles sont condamnées à s'épanouir et à se flétrir.

Clara, obéissant à une impression spontanée, avait adressé au voyageur, sans le voir, les paroles de bienvenue que nous avons rapportées ; mais à peine son regard eut-il rencontré les yeux noirs et profond de l'inconnu qu'elle baissa la tête en rougissant.

Le voyageur, à son tour, parut pénétré d'admiration à la vue de cette charmante jeune fille ; mais il n'était pas homme à perdre sa présence d'esprit.

—C'est une grande joie pour moi, mademoiselle, dit-il avec aisance, de rencontrer ici une compatriote qui représente si bien les grâces et la beauté de nos Françaises.

Sans doute la pauvre enfant n'était pas habituée à un pareil langage, ou du moins l'admiration qu'elle inspirait s'exprimait d'une manière différente, car elle devint plus rouge et plus confuse qu'auparavant. Pour cacher son embarras, elle dit en anglais à la négresse :

Sémiramis, apportez un siège à ce gentleman ; et si j'osais lui offrir...

Elle s'interrompt ; et comme la vieille moricaude, qui répondait au nom ambitieux de Sémiramis,

s'empressait d'avancer une chaise de canne, Clara reprit en français :

—Monsieur est sans doute arrivé depuis peu dans la colonie ?

—Depuis deux jours seulement, répliqua le voyageur en s'asseyant sans façon ; je n'ai fait que traverser Melbourne, et je me suis mis sur-le-champ en route pour les mines, où je compte arriver demain soir.

Une moue imperceptible contracta les lèvres de Clara.

—Ah ! vous allez aux mines ? reprit-elle. Mais y a-t-il indiscrétion à vous demander, monsieur, quelle ville de France vous avez habitée en dernier lieu !

—Pas le moins du monde, mademoiselle ; j'ai toujours habité Paris, où je suis né.

—Paris ! répéta mademoiselle Brissot avec animation ; vous venez de Paris ?

Et sans attendre la réponse, elle se mit à courir vers l'extrémité du magasin en appelant d'une voix émue :

—Maman ! chère maman, venez vite... Voilà un voyageur, un Français qui arrive de Paris !

—Paris ! répéta-t-on avec attendrissement.

Et une dame sortit tout effarée d'un petit parloir qui faisait suite au magasin.

C'était encore une Parisienne, mais cette fois une Parisienne dans l'acception frivole du mot. Elle avait certainement plus de quarante ans, et, grâce à son expérience dans l'art de la toilette, elle paraissait en avoir trente cinq à peine. Des rides légères commençaient à se dessiner sur ses tempes ; néanmoins elle était encore fraîche, rosée, et un peu d'embonpoint dissimulait les premiers outrages du temps sur son visage. Sa chevelure noire, surmontée d'un petit bonnet de dentelle, n'était parsemée d'aucun fil d'argent. Bref, elle était encore jolie et eût pu, à la rigueur, passer pour la sœur aînée de sa fille. En revanche, elle était mise avec une grande recherche et surchargée de falballas et de rubans, sans compter les chaînes d'or, les bracelets, les châtelaines qui cliquetaient à son cou, à ses bras, à sa ceinture. Enfin elle avait des manières prétentieuses et elle minaudait parfois d'une façon qui ne sentait pas le meilleur monde.

Tout cela parut surprendre un peu l'inconnu, mais non pas lui déplaire : car à plusieurs milliers de lieues de son pays natal, on n'est pas difficile sur tout ce qui le rappelle, quand se seraient des ridicules et des travers.

Le voyageur s'était incliné cérémonieusement devant la maîtresse du logis, mais elle lui tendit la main, à la mode anglaise, avec une vivacité qu'on pouvait mettre sur le compte de son patriotisme.

—Enchantée de vous voir, dit-elle en lui faisant signe de se rasseoir ; quel bonheur de recevoir un Français dans ce pays de sauvages ! Ce n'est pas que nous ne voyons souvent des compatriotes à Dorling ; mais ce ne sont pas toujours des gens bien élevés... de grossiers émigrants, des avanturiers sans éducation... Au lieu que cette fois, ajouta-t-elle avec un charmant sourire, il est facile de reconnaître que nous avons affaire à un homme comme il faut, à...

—A un pauvre diable de chercheur d'or, madame, répliqua le Français brusquement ; je ne veux pas

vous laisser dans l'erreur sur ce chapitre, d'autant moins que j'ai peut-être d'autres titres à la considération.

Madame Brissot comme sa fille, parut légèrement déappointée en apprenant la position du visiteur. Cependant elle se remit bien vite et reprit :

— Il n'est pas déshonorant d'aller aux placers... Mon mari n'y est-il pas, et presque tous les habitants de Dorling n'y sont-ils pas aussi ? A la vérité, M. Brissot ne travaille pas aux mines ; il tient un store comme le nôtre où les mineurs viennent s'approvisionner, et il réussit à merveille, car il nous fait tous les huit jours lui envoyer de nouvelles marchandises. Mais laissons cela, je vous prie, et parlons de Paris, de mon cher et bien-aimé Paris dont nous n'avons pas eu de nouvelles directes depuis... depuis *nos matheurs*.

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent mélancolique et suivies d'un grand soupir. C'était toujours ainsi que madame Brissot parlait des événements mystérieux qui l'avaient décidée à s'expatrier avec sa famille, sans les spécifier davantage. Toutefois, cette impression ne devait être ni durable ni profonde, car elle poursuivit presque aussitôt avec sa volubilité ordinaire :

— Puisque vous êtes récemment débarqué en Australie, vous pouvez nous donner des nouvelles toutes fraîches de notre belle capitale. Qu'y faisait-on, qu'y disait-on quand vous en êtes parti ? Y avait-il de nouvelles modes ? Quelle est la pièce en vogue et à quel théâtre la jouait-on ?

La Parisienne dépaycée n'était pas sans doute à bout de questions, quand le voyageur coupa court à cet interrogatoire.

— Pardon, madame, reprit-il avec son accent délibéré et jovial, nous ne nous entendons pas bien. J'ai, en effet, habité Paris pendant la majeure partie de mon existence ; mais en le quittant je n'ai pas pris, je dois le dire, la route la plus directe pour venir ici. J'ai passé par New York et par la Prairie américaine afin de gagner la Californie, où j'ai résidé quel que temps ; de là je me suis rendu au Brésil où je me suis, après un nouveau séjour, embarqué pour l'Australie. Six bonnes années ont été employées à ces diverses pérégrinations, et, vous le voyez, je ne saurais apporter des nouvelles bien fraîches de notre patrie commune.

Madame Brissot eut un mouvement d'humeur.

— Que disait donc Clara ? reprit-elle en regardant sa fille ; néanmoins vous vous êtes trouvés là-bas à peu près à l'époque où nous nous y trouvions nous-mêmes, car il n'y a pas plus de six ans que nous sommes venus nous établir à Dorling, et nous pouvons causer de notre cher Paris.

En même temps elle engagea l'entretien sur les particularités plus ou moins sérieuses de la vie parisienne. Le voyageur lui répondait avec complaisance, bien qu'il semblât avoir perdu depuis longtemps l'habitude de ces oisieux bavardages. Clara n'y prenait aucune part ; mais elle entendait avec un intérêt visible parler de son pays natal, et parfois elle ne pouvait cacher tout à fait un certain attendrissement causé sans doute par de douloureux souvenirs.

Cependant, plus la conversation se prolongeait, plus il devenait évident que le voyageur n'avait pas appartenu au même monde que son hôtesse. Madam

me Brissot, ancienne marchande de la rue Saint-Denis, parlait seulement des petits marchands qu'elle avait fréquentés, des occupations et des plaisirs habituels à la petite bourgeoisie. Le chercheur d'or, au contraire, laissait entrevoir qu'il avait frayé avec la haute société parisienne ; ses goûts, comme son langage, trahissaient un homme du monde, en dépit de la rudesse apparente de ses manières. Ces observations n'échappèrent pas à madame Brissot, qui, ne pouvant résister à sa curiosité, reprit tout à coup :

— Y aurait-il indiscrétion, monsieur, à vous demander votre nom et le rang que vous occupez à Paris ?

Cette question, à brûle pourpoint, n'offensa nullement le voyageur ; il répondit en souriant :

— Mon rang, madame, était celui d'un jeune homme riche et menant joyeuse existence. Quant à mon nom, je m'appelle Justin de Martigny, d'une honorable famille normande. A ce nom l'on joint quelquefois le titre de vicomte ; mais, de tous mes avantages, c'est celui qui m'a le moins servi dans les placers de la Californie et dans les pampas du Brésil, que j'ai habités longtemps, et je soupçonne qu'il ne me sera pas plus utile aux mines australiennes où je vais me rendre. Aussi compté-je beaucoup plus pour réussir sur ma vigueur physique, sur mon adresse à manier le fusil et le revolver, sur mon courage, que sur les distinctions obtenues jadis par mes ancêtres dans le vieux monde.

Malgré son indifférence apparente pour les préjugés du « vieux monde », peut-être M. de Martigny n'était-il pas fâché, au fond, de se distinguer du commun des aventuriers aux yeux de ses jolies compatriotes. Madame Brissot, éblouie du nom et du rang de son hôte, demanda avec étonnement :

— Comment donc, monsieur de Martigny, un homme de votre condition s'est-il décidé à quitter la France et l'Europe pour venir dans ces contrées perdues ?

— Je vous ai dit que j'avais été riche, madame ; mais, par ma faute ou autrement, ma fortune est partie ; si bien que la nécessité... Mais pardon ! ajouta-t-il sur un ton différent en se levant, ceci me fait souvenir que je dois coucher en plein air la nuit prochaine et que j'ai besoin d'entraves pour mon cheval... Auriez-vous, dans votre store, ce qu'il me faut ?

— Sans doute, sans doute, monsieur, répliqua madame Brissot, qui redevint subitement marchande ; nous sommes parfaitement assortis de tous les ustensiles nécessaires pour la vie des bois... Clara, ma fille, montre des entraves à M. de Martigny, ou plutôt non ; tu te saliras les doigts à manier cette ferraille ; Sémiramis va se charger de cette besogne ; ses doigts ne risquent rien, à elle.

La négresse, en effet, apporta plusieurs chaînes de fer, et Martigny, après les avoir rapidement examinées, allait fixer son choix sur une d'elles, quand madame Brissot reprit :

— La nuit sera pluvieuse, mon cher compatriote, et le cœur me saigne de penser que vous allez la passer exposé au mauvais temps ; n'avez vous réellement pas trouvé à vous loger dans le bourg ?

— L'auberge regorge de monde, et ne connaisant personne, je n'ai pas osé demander l'hospitalité

à quelque habitant de Dorling, au risque d'éprouver un refus. Mais ne soyez pas trop inquiète à mon sujet, ma chère dame ; depuis longtemps je me suis défait de mes habitudes efféminées de Parisien et j'ai passé plus d'une nuit à la pluie, au vent ou à la neige.

—Malgré cela, il me serait pénible de vous savoir... mais comment faire ? nous ne pouvons vous

offrir un logement chez nous ; nous ne sommes ici que des femmes, et il ne serait pas convenable...

—Chère maman, dit Clara timidement, peut-être, sur notre recommandation, notre obligé voisin, M. Richard Denison, le juge de paix de Dorling, consentirait-il à recevoir notre compatriote ?

(A Continuer.)

LA PENDULE.

NOUVELLE.

C'était à la fin du siège de Paris. La nuit était venue, nuit sombre et froide, troublée dans son silence par le grondement sourd du canon. Les pieds sur les chenets, les mains tournées vers la flamme joyeuse, j'avais laissé tomber mon livre, et je jouissais avec une satisfaction égoïste, qui n'était pas sans un léger arrière-goût de remords, de ma sécurité relative.

Est ce que je ne défiais pas tous les monstres de Krupp, tous les obus du roi Guillaume, dans mon entre-sol de la place de la Madeleine ?

Est-ce que mon bûcher n'était pas garni en prévision du plus long, du plus rigoureux de tous les hivers ?

Est-ce que, grâce à la prévoyance de ma femme de charge, je n'avais pas plus d'huile qu'il n'en fallait pour ma lampe du soir, plus de conserves en viandes et en légumes que je ne pourrais en consommer pendant cette dernière période, dont tout, hélas ! faisait prévoir le terme prochain ?

Et puis surtout, n'avais-je pas la veille même, conclu un marché d'or avec mon pourvoyeur habituel du quai Voltaire ? Pour une somme relativement insignifiante, j'étais devenu l'heureux possesseur d'un vase chinois de la plus belle époque, de la fin du dix-septième siècle, assurait mon homme avec un aplomb qui me charmait.

« Il n'y a pas à en douter, Monsieur, me disait-il ; hier encore je recevais la visite de M. Stanislas Julien, qui me fait souvent l'honneur d'entrer au magasin, et il a vite reconnu sous le pied la marque de la dynastie des Ming : une fleur de sésame et une feuille d'acore ! »

Va pour la dynastie des Ming et la fleur de sésame ! Il n'y a que la foi qui sauve. Mais quelle flore fantastique s'épanouissait sur les larges flancs de mon vase ! quels merveilleux dragons ! quels phénix incomparables ! quels jolis Chinois aux yeux bridés, au nez aplati, à l'air caressant et perfide, se promenant, avec leurs Chinoises aux petits pieds, au milieu de paysages chimériques, délicieusement en dehors de toutes les lois de la perspective : ponts enjambant les nuages, kiosques et pagodes grimpés sur le cratère des volcans, bateaux voguant au milieu des fleurs !

Pour mieux jouir de ma conquête je l'avais placée en pleine lumière, et sa vue me suscitait mille pen-

sées agréables, non pas ces réflexions, mères de la sagesse, qui font germer le bien dans les âmes, mais ces contemplations stériles, filles de l'égoïsme, qui se perdent dans la vue ou le sentiment du bien-être personnel. « Pauvres soldats, me dis-je enfin après avoir lentement repassé toutes mes félicités ; pauvres braves gens ! Il est beau de verser son sang pour le pays ! Morbleu ! si j'étais jeune, moi aussi !..... » Et, ma conscience tranquillisée par cette éloquente apostrophe, je repris mon livre favori.

Que de délicieuses pages dans Audubon ! que d'aimables et brillants croquis ! que de visions charmantes il évoque d'un trait de plume ! En le lisant, j'oublie l'hiver et ses frimas : je revois les buissons fleuris et les haies peuplées d'invisibles chanteurs, le nid, berceau de la jeune famille : je suis le vol rapide de l'hirondelle ; je crois entendre la note aiguë de l'alouette matinale, la mélodie du rossignol, la plainte de la tourterelle ; et ces forêts de l'Amérique, animées par des tribus innombrables au plumage varié, au plumage éclatant !

Tout à coup on frappa à ma porte.

« La peste soit de l'importun ! il n'est pas six heures, j'imagine ! Qui peut venir me relancer jus- qu'ici ? »

—Monsieur, me dit mon vieux Joseph, en se grattant l'oreille d'un air embarrassé, c'est la Rosette qui voudrait bien parler à monsieur.

—Allons, bon ! Que me veut-elle ? On ne peut donc pas avoir un instant de tranquillité !

Et, d'un air maussade, je fermai mon livre. Quelle vive et jolie description je laissais là.

Rosette entra timidement. Derrière elle, dans les plis de sa robe, se cachait mon filleul.

—Allons Julot, lui dit-elle tout bas en l'attirant doucement, il ne faut pas être honteux comme ça. Va dire le bonjour à ton parrain, et demande-lui comment il se porte.

Il sortit de la cachette sa figure mutine, mais la rentra aussitôt comme un oiseau qui, mettant pour la première fois la tête hors du nid, entrevoit des périls qu'il n'ose affronter en face.

Il y avait fort longtemps que je n'avais vu mon filleul, et je dois avouer que je remplissais assez mal mes obligations envers lui : un couvert d'argent avec la timbale traditionnelle à sa naissance, une pièce d'or au premier de l'an, une petite tape amicale sur la joue à chacune de ses visites, et je me croyai

quitte. L'enfant était charmant pourtant ! un regard limpide et bien comme celui de sa mère, une forêt de cheveux blonds ébouriffés, et une petite tournure dégagée qu'aurait pu envier un fils de prince.

— Il est grandi, dis-je un peu au hasard, car je ne me souvenais guère de sa dernière visite.

— Oh ! pour ça, oui, répondit-elle avec un sourire d'orgueil maternel. Pauvre cher petit ! il était bien fort à l'été, mais voilà trois mois que tout le monde mène une vie si chétive ! Nous n'avons pas vu monsieur depuis longtemps, s'empressa-t-elle d'ajouter comme honteuse d'une confiance qui pouvait avoir l'air d'une indiscretion ; c'est par rapport aux rhumatismes de François qui nous ont retenus à la maison.

— Ah ! ce pauvre garçon a toujours ses rhumatismes. C'est un bien vilain mal, dont j'ai le bonheur d'être exempt !

— Oui, monsieur, il souffre beaucoup sans se plaindre jamais, et c'est à peine s'il peut se traîner de son lit jusqu'à la cheminée. Aussi je ne serais pas venue encore aujourd'hui, s'il ne m'avait dit.... du moins si je n'avais pensé... enfin, nous avons eu l'idée tous les deux que monsieur, qui est si bon, voudrait peut-être nous rendre un grand service.

— Volontiers, Rosette ; de quoi s'agit-il ?— Quel que avance d'argent, pensai-je ; grâce à Dieu, je ne suis pas au dépourvu.

Elle hésita un instant, lissa les cheveux de Julot, qui mordait consciemment son pouce ; puis, après avoir toussé d'une petite toux timide pour s'éclaircir la voix, elle eut l'air de prendre son parti :

— Voilà ce que c'est, Monsieur ! j'en ai laissée dans l'antichambre, et si ça doit gêner monsieur, j'espère qu'il voudra bien me le dire. Je la remporterai alors telle qu'elle est venue.

— Qui cela ? dis-je passablement intrigué, et redoutant quelque chose de plus que la question d'argent.

— Ma pendule, Monsieur, notre pendule ! Voilà plusieurs jours que les obus pleuvent, là-bas, du côté de Montrouge, mais il n'y a pas moyen de quitter. L'usine a beau être fermée, il faut que les concierges restent à leur poste. Nous sommes là avec quelques voisins qui ne veulent pas laisser leur mobilier à l'aventure. Pour nous, nous abandonnons bien tout à la volonté du bon Dieu ; mais il y a cette pendule ! Voyez-vous, monsieur, c'est pas une pendule comme une autre ! c'est pas un meuble, ça ! c'est comme une amie, comme une parente ! Quand je ne devrais pas laisser d'autre héritage à mon garçon, je serais encore contente !

— Eh ! que voulez-vous donc dire, ma bonne Rosette ? demandai-je tout surpris de sa naïve éloquence.

— Ah ! Monsieur ! c'est une histoire qui est déjà bien vieille, et que j'aimerais bien conter à monsieur, si ce n'était la crainte de l'ennuyer.

Je fis un geste de sympathie tout plein de condescendance.

— Il me semble que si monsieur la connaissait (il est si bon, tout grand savant qu'il est), il aimerait aussi notre pauvre pendule, et qu'il en prendrait soin sans trop d'ennui. D'abord, elle marche si bien ! Jugez donc, elle ne s'est pas arrêtée une seule

fois depuis quatorze ans ! mais aussi, faut dire la vérité, elle aime la chaleur comme une personne frieuse ! c'est encore ce qui m'a engagée à l'apporter à monsieur. Chez nous, on n'a plus guère de bois ni de charbon, et j'avais toujours peur de la voir s'arrêter. Ah ! si je n'entendais plus son tic-tac pendant que je travaille, il me semblerait qu'il y a un mort à la maison.

La pendule avait été emballée avec un soin pieux : la ouate, la mousseline, le papier de soie, le papier découpé, avaient été prodigués avec une profusion touchante.

Qu'allait-il sortir de là ?

Les mains tremblantes d'émotion, Rosette achevait le déponillement. Quand elle eut enlevé les derniers voiles, elle recula de quelques pas en arrière, comme fait un artiste qui veut jouir de son œuvre, et elle tourna vers moi son regard timide, quêtant l'admiration.

C'était une de ces grotesques pendules comme on en voit d'ordinaire dans les ménages d'ouvriers.

Sur un socle massif de marbre blanc trônait une vigoureuse Pomone de zinc doré. Entourée de fruits de toutes sortes, aux formes bizarres, elle ressemblait plutôt à une bonne grosse fruitière bien épanouie au milieu de sa marchandise, qu'à l'immortelle qui préside aux vergers. Des amours joufflus, dorés comme la déesse, jouaient à ses pieds au milieu de fleurs fantastiques.

Que dire à l'humble créature qui attendait mon jugement d'un air d'angoisse ?

J'admirai tout haut la conservation de la dorure, fraîche comme au premier jour, et la blancheur du marbre.

— Et il y a quatorze ans que vous avez cela, Rosette ?

— Oui, Monsieur, quatorze ans depuis la Saint-Martin, anniversaire de notre mariage. Ah ! ça été aussi un grand jour que celui où elle est entrée chez nous !

Depuis quelques instants, je m'étais laissé prendre au charme de ce fort accent lorrain, l'accent du pays natal, qui résonnait à mes oreilles comme une musique oubliée, mais toujours chère. Les souvenirs m'arrivaient en foule : je retrouvais les senteurs âcres de la montagne, le murmure des sources, le silence des bois, les scènes familiales, les frais paysages au milieu desquels s'était écoulée mon enfance, et toute cette nature simple et agreste qui s'harmonise si bien avec le caractère de nos fortes et laborieuses populations.

— Parlons du pays, Rosette, lui dis-je tout à coup, car j'étais bien loin de la pendule à cette heure.

— Ah ! ma pauvre Lorraine, murmura-t-elle ; et ses yeux se mouillèrent. — On dit Monsieur, « qu'ils » veulent nous la prendre. Est-ce bien possible, grand Dieu ! un pays si riche, où tout le monde a sa vache, où l'on ne connaît pas de mendiants ni d'oisifs ! Oui, pour sûr, ils voudront nous avoir, continua-t-elle, estimant son village natal bien haut. Ils nous prendront tout ce que nous avons, et il y en a qui disent qu'ils nous forceront à servir chez eux comme cultivateurs.

Je la rassurai sur ce dernier point ; mais pour le reste, hélas ! que pouvais-je lui répondre ?

C'était là que j'avais pris François pour l'attacher

à mon service, là qu'il avait connu la Rosette, là qu'avait trouvé son dénouement cette rustique idylle éclosée dans le fond d'un vallon des Vosges. Elle s'appelait Catherine de son nom, mais elle était si fraîche, si rose, si souriante alors dans sa candeur timide, qu'au village tout le monde l'avait surnommée Rosette, et François comme les autres.

— Ah ! monsieur, me disait-il en m'annonçant son mariage, c'est une bien brave fille, la crème des filles de Saint-Paleny ! et si laborieuse, si propre, si rangée ! D'abord, elles sont toutes comme ça dans la famille, et les Briçonnets sont connus par le pays pour être durs à l'ouvrage comme pas un. Il fallait les voir toutes les cinq, alignées comme des petits conserits sur un banc, sous la fenêtre, par rapport au jour, leur broderie à la main ; car vous savez, monsieur, chez nous tout le monde brode, et c'est avec son aiguille qu'une jeunesse ramasse sa dot. Rosette n'était pas plus haute que ça qu'elle travaillait déjà comme une petite fée. A peine revenue de l'école, elle secouait ses grosses nattes qui la gênaient, tant elles étaient longues et épaisses, elle s'asseyait droite comme un cierge à côté de sa sœur aînée, la grande Madelon, et ses petits doigts allaient, allaient, que c'était un plaisir de les voir. Aujourd'hui c'est la plus jolie fille et la meilleure ménagère du pays, et si monsieur veut bien nous aider à trouver de l'ouvrage, j'espère que nous nous en tirerons.

Rosette avait bien changé depuis ce temps : ce n'était plus la fraîche et rougissante jeune fille que François m'avait présentée dans ses atours d'épousée ; mais si sa fleur de jeunesse avait disparu, il lui restait son doux et patient visage, qui racontait éloquemment une touchante histoire : ses traits fatigués et maigris avant l'âge disaient toute une vie de labeurs, d'obscur dévouement et de privations ; et cela ne valait-il pas bien les roses inutiles de la jeunesse ?

— Mais enfin, Rosette, dis-je après un long silence qui paraissait l'embarrasser un peu, et votre pendule, vous ne m'en dites plus rien ?

— Vrai ! monsieur veut savoir tout par rapport à elle ? un savant comme lui, qui peut lire de si beaux livres !

Pauvre femme ! et pauvre savant que je suis ! Savant pour rire, pour m'amuser à mes heures ; savant inutile à la science comme à autrui.

— Oui, oui, Rosette, j'aime beaucoup les histoires vraies.

— Alors, Monsieur, voilà ce que c'est, dit-elle pour la seconde fois, en asseyant Julot sur ses genoux comme pour se donner un peu d'assurance. Nous étions déjà mariés depuis trois mois. François travaillait chez un imprimeur où monsieur avait eu la bonté de le faire entrer. Il gagnait de bonnes journées et me rapportait tout son argent. Chaque semaine, nous faisons quelques épargnes ; je les plaçais dans une petite boîte qu'il m'avait achetée à la Saint-Nicolas, patron du pays ; à la longue, la vue de tant de pièces blanches me tourna la tête ; je crus que nous étions riches ; je dis à François que mes voisines avaient toutes de superbes pendules sur leur cheminée ou leur commode, et que j'aurais bien envie d'en avoir une, moi aussi ; je lui avouai que jour et nuit je pensais à ce tictac qui me tiendrait compagnie pendant que j'étais seule le long des jours.

Enfin tout ce que peut dire une femme quand elle a une idée en tête. Jugez, Monsieur, de ma surprise ! lui, d'ordinaire si doux et si complaisant, il haussa les épaules et me répondit que nous avions bien d'autres chiens à fouetter, que les pendules étaient faites pour les gens riches ou pour les pauvres gens qui voulaient mourir sur la paille, que les enfants allaient venir, et que quand il y avait un berceau à acheter dans une maison, il ne fallait pas penser à autre chose. Enfin un tas de raisons qui étaient bien raisonnables, mais qui me semblèrent un peu dures, moi à qui François n'avait jamais rien refusé.

Les jours suivants, mon homme sortit après le dîner, et il rentra tard. Je lui demandai où il allait. Il me répondit qu'il avait besoin de prendre l'air, que quand on avait travaillé tout le jour dans un atelier étouffant, on n'était pas fâché de se distraire un peu avec ses camarades.

C'est sûr, pensai-je ! François se dérange ! Il fait comme les autres, il va au cabaret !

Cependant, chaque semaine il me remettait sa paye, comme toujours. Il n'y manquait pas un sou ; j'étais encore plus désolée ! Qui donc lui paye à boire ? Mon homme manquerait-il de cœur et se laisserait-il régaler par les autres sans jamais leur rendre !

Oh ! comme je me faisais du chagrin, Monsieur ! Je restais des heures à la fenêtre, espérant toujours entendre son pas dans la rue déserte ; puis, quand il rentrait, je faisais semblant de dormir, mais je n'en avais guère envie. Tout mon pauvre bonheur était fini ; j'avais perdu mon homme ! Ah ! pourquoi étions-nous venus nous établir à Paris ? me répétais-je sans cesse pendant ces tristes veilles. Pourquoi avoir quitté le pays où l'on vivait si tranquille ?

Et, pour la première fois depuis mon mariage, je me prenais à regretter la maison de chez nous ; je revoyais mes sœurs brochant le soir autour de la cheminée, écoutant les bonnes paroles de la mère et les récits du père. Je pensais aux veillées si gaies du dimanche où l'on cassait des noisettes en racontant des histoires pour rire. Et le mal du pays me prenait.

Il faut pourtant que je reste une bonne femme, me disais-je quelquefois pour relever mon courage. Si François manque à ce qu'il a promis, ce n'est pas une raison pour que j'y manque, moi ! Que deviendrait le petit ? Et je tâchais de m'égayer en travaillant à ma layette ; mais j'avais beau faire, le courage s'en allait aussi vite qu'il était long à venir à mon commandement, et plus d'une fois, le soir, pendant que j'attendais, les larmes tombaient à verse sur les brassières et les petits béguins.

Mais pardon, Monsieur, j'oublie que je dois vous ennuyer avec mes racontances. Il ne faut pas soulager son cœur au détriment de celui des autres.

Non certes, elle ne m'ennuyait pas, et je m'étonnais de regretter si peu Audubon !

— Pour lors, reprit-elle encouragée par l'assurance que je lui donnai, le temps marchait au milieu de ces hauts et de ces bas. L'enfant était venu ; je ne pleurais plus désormais ! Une mère, Monsieur, n'a pas le droit de penser à elle ! il faut qu'elle chante, qu'elle rie, qu'elle cause tout le jour pour égayer son nourrisson. Mais le fond du cœur était

le même, il n'y avait que le dessus qui faisait bonne mine !

Un soir d'hiver, je venais de coucher le petit lorsque François rentra.

Eh bien, ma femme, demanda-t-il d'une voix joyeuse qu'il me semblait n'avoir pas entendue depuis longtemps, as-tu pensé au régal ?

— Quel régal, répondis-je ? Je savais bien que nous étions au 11 novembre, mais je n'avais rien préparé d'extraordinaire. A quoi bon faire fête à table quand les cœurs ne s'entendent plus ?

— Ah ! la méchante Rosette ! dit-il en riant de son bon gros rire comme s'il jouissait de mon embarras ; heureusement qu'elle a un mari plus avisé qu'elle et qui se souvient des dates. Que penses-tu de cette oie rôtie encore toute chaude, de ce sac de marrons et de ces deux bouteilles de vin blanc ?

Et il tirait un à un les objets d'un grand panier que je n'avais pas remarqué à son entrée, et il se frottait les mains à mesure qu'il les déposait sur la table.

— Dame, reprit-il, il manque la tarte aux couêches des grands jours ; mais ce n'est pas ma faute, on ne trouve pas tout ce qu'on veut dans ce Paris. J'aurais voulu pourtant t'offrir aujourd'hui quelque chose de là-bas, car je n'ai pas oublié, ma chère femme, qu'il y a juste un an je te promettais devant Dieu de t'aimer et de te protéger jusqu'à mon dernier soupir,

— Ah ! Monsieur, en entendant sa bonne voix dire de si bonnes paroles, mon cœur serré depuis longtemps s'ouvrait tout grand ; il battait à m'étouffer. Était-ce bien possible, Seigneur ! j'allais retrouver François ! »

A ce moment, on frappa à la porte.

— Tiens, demanda-t-il d'un air de joyeuse humeur, qui vient nous déranger maintenant ? Mais tant pis, quel qu'il soit, Rosette, nous l'inviterons à notre souper d'anniversaire.

Monsieur, je crois bien qu'un roi n'aurait pas eu le courage de le refuser, tant il avait l'air content !

C'était un jeune homme en blouse qui portait un gros paquet pour madame François Guichard. Un paquet pour moi, à mon adresse ! c'était la première fois que pareille chose m'arrivait.

— Allons donc, défais plus vite que ça ! disait François d'un air malin pendant que je cherchais à dénouer les ficelles embrouillées comme à plaisir. C'est peut-être ceux du pays qui ont pensé à la Saint-Martin et qui nous envoient des saucisses ou des andouilles avec du lard fumé, de ce bon lard lorrain qu'on ne connaît guère à Paris. Dieu ! que les femmes sont maladroites !

Et il coupait à droite et à gauche, il arrachait les papiers et les ficelles.

— Ah ! Monsieur, quel cri je poussai ! quelles larmes de reconnaissances et aussi de repentir !

— Rosette, me dit alors François, me pardonneras-tu de t'avoir trompée si longtemps ? Tu voulais une pendule, chère femme du bon Dieu ! Eh bien ! la voilà, et gagnée tout entière sans qu'il en ait rien coûté à notre ménage, rien que mes heures du soir que le patron me payait plus généreusement peut-être qu'elles ne valaient, car tu sais comme il est bon, et je l'avais mis dans le secret.

Rosette s'était tue, et elle arrangeait le manteau

de son petit garçon comme pour se disposer au départ. Six heures venaient de sonner. Involontairement je jetai les yeux sur ma pendule en entendant résonner le timbre. C'était une réduction parfaite de la Diane de Gabies. Je lui avait trouvé jusqu'à ce jour je ne sais quel charme divin dans sa simplicité et sa grandeur. J'aimais l'arc élégant de ses fins sourcils, la grâce décente de son attitude et jusqu'aux plis de sa tunique flottante. Vingt fois le jour, je la contemplais avec une admiration toujours nouvelle, et je doute que la Diane adorée à Ephèse ou sur le mont Aventin ait jamais reçu plus de fervents hommages que ceux adressés par moi à ma Diane de bronze sur son socle sévère de marbre noir. L'art avait été jusqu'ici pour moi un merveilleux enchanteur. Comment donc, se fit-il que ma belle déesse me parut tout à coup insipide et sans grâce ? Comment, chose plus étrange encore, la vulgaire Pomone, dans la demi-teinte où la laissait la lampe voilée, me sembla-t-elle revêtue d'un charme presque attendrissant ?

— Monsieur, Monsieur, me cria Rosette hors d'elle en voyant que j'enlevais Diane de la cheminée pour la remplacer par sa propre pendule, un tel honneur pour nous, ce n'est pas possible ! notre pauvre horloge au milieu de si belles choses !

Et elle jetait un regard confus sur les bronzes, les faïences, les verreries qui encombraient les meubles et les étagères.

— Écoutez-moi, Rosette, dis-je en lui prenant la main, cette main vaillante et laborieuse qui n'avait jamais chômé depuis l'enfance ; grâce à vous, aujourd'hui, j'ai compris pour la première fois que nous avions autre chose à faire ici-bas que d'admirer ce qui nous charme et d'aimer ce qui nous plaît. Au-dessus de l'intelligence, de l'art, de la science et de toutes les merveilles de l'esprit, je placerai désormais les vertus austères et modestes, les miracles du dévouement, du travail et de l'abnégation. Je ne m'inquiéterai plus seulement si une chose est belle ; mais si elle est bonne. Oui, ma chère Rosette, moi le vieil égoïste dont les yeux ne se sont pas souvent mouillés, j'ai versé devant votre Pomone des larmes que la Diane de Gabies n'avait jamais pu m'arracher.

Rosette me regardait de ses yeux clairs ; je ne sais si elle m'avait parfaitement compris, mais elle poussa dans mes bras, grands ouverts, mon filleul que je n'avais jamais embrassé d'un cœur pareil.

A peine avaient-ils disparu que j'aurais voulu les rappeler. Comment n'avais-je pas deviné plus tôt ce qui devait se passer dans l'âme de la pauvre femme ? Est-ce que son enfant ne lui était pas plus cher que tout au monde ? N'aurais-je pas dû lui offrir ce qu'elle n'osait me demander ?

Je dormis mal ; chaque coup de canon me faisait tressaillir. S'il lui arrivait malheur cette nuit-même ! pensais-je ; si demain il n'était plus temps ! ma résolution était prise.

Le lendemain... le lendemain, pendant que le bombardement faisait rage, et que Paris tout entier écoutait ces bruits sinistres avec plus d'impatience que d'effroi, on dressait le petit lit de Julot à côté du mien.

Au dehors, la nige tombait avec violence, les rues étaient désertes, tout était silence et ténèbres : à genoux devant moi, l'enfant récitait sa prière :

» Mon Dieu, disait il tout haut d'une voix appliquée conservez la santé à papa François, à maman Rosette et à mon parrain Jules! ».

Docile à la voix de l'enfant, la bénédiction divine était-elle déjà descendue sur moi? Je ne sais, mais je me sentais un cœur tout nouveau, rempli par de délicieuses émotions qui ne l'avaient jamais fait battre jusqu'ici, et quand Julot, qui n'était déjà plus timide,

vint, avant de monter au lit, passer autour de mon cou ses petits bras caressants, le vieux garçon blasé, le célibataire endurci, fut remué jusqu'au plus profond des entrailles.

« Sois tranquille, mon filleul, me dis-je à part moi en lui rendant son baiser; maman Rosette peut dormir en paix, j'ajouterai ma part à l'héritage de la pendule. »

LES ANIMAUX ROIS.

LÉGENDE FRANÇAISE.

Voici une légende qui ne vient pas de loin; elle est née, je crois, dans le Périgord noir, la partie la plus sauvage du département de la Dordogne, où, jusqu'à ce jour, elle ne s'est perpétuée que par la tradition orale.

Pour ma part, c'est ainsi que je l'ai recueillie de la bouche de mon grand-père, un vieux chevalier de Saint-Louis, qui avait assez versé de sang pour son pays, pour l'aimer de tout son cœur, et trop souffert de la révolution de 93, pour ne pas détester la république.

Un jour que, bien enfant, je lui demandais pourquoi nos paysans appellent le plus petit de nos oiseaux indigènes le roitelet, il me prit sur ses genoux et, avec ce mélange de naïveté et de douce ironie qui faisait le fond de son caractère, voici ce qu'il me conta :

« Il y a de cela bien des siècles, mon enfant, plus de siècles qu'il n'y a de cheveux blancs sur ma tête et même de cheveux noirs sur la tienne, le roitelet n'avait encore aucun titre, et, au lieu de s'appeler Roitelet, se nommait tout simplement le Telet.

« Dieu venait alors de terminer la création, et le septième jour, il se reposait en contemplant son ouvrage.

« Mais, ce n'est pas tout que de créer, il faut aussi organiser.

« Or, Dieu qui est souverainement sage, ne voulant pas que les êtres, qu'il avait tirés du néant, eussent le malheur de tomber dans l'état républicain, qui est le pire de tous les états, appela Adam notre premier père, et lui dit :

« Mon fils, tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi, et je veux que tu en sois le souverain maître. Seulement, comme ton empire est trop vaste pour que tu puisses l'administrer par toi-même, entends-toi avec ta femme, qui a aussi ses droits, puisque vous êtes mariés sous le régime de la communauté, et choisissez ensemble des rois et des reines pour commander sous vos ordres aux fleurs, aux arbres, aux insectes, aux poissons, aux animaux ayant des pieds ou des ailes, en un mot à tout ce qui respire.

« Adam remercia son créateur du magnifique cadeau qu'il en recevait, promit d'obéir à ses ordres, et courut avertir Eve, qui fut encore bien plus

joyeuse que son mari, en apprenant la nouvelle dignité dont ils étaient revêtus, et qui serait pour elle une occasion de paraître en grande toilette devant ses sujets.

« Aussitôt, les deux nouveaux monarques rédigèrent une proclamation magnifique pour notifier leur avènement à tous les êtres, et les inviter à présenter, chacun dans sa circonscription électorale, une liste de candidats à la dignité de rois secondaires.

« Cette proclamation, que le même jour les hirondelles distribuèrent de tous côtés, était un modèle de bon sens et de fermeté. Le nouveau gouvernement, tout en imposant une crainte salutaire par son attitude calme et digne aux passions turbulentes, semblait, sans le faire (ce qui en politique est l'habileté suprême), entrer franchement dans la voie des concessions libérales.

« En paraissant promettre beaucoup, les auteurs de ce remarquable document se réservaient de ne rien donner, et en ayant l'air de s'en rapporter uniquement au suffrage universel, ils avaient le soin de lui mettre une solide muselière de s'arranger de manière à assurer la nomination de leur partisans les plus dévoués.

« Les électeurs, qui n'y virent naturellement que du feu, votèrent des deux ailes ou des quatre pieds pour les candidats officieux, dont les noms furent les premiers portés sur toutes les listes, une seule exceptée, celle de la circonscription des insectes, qui a toujours été le faubourg Saint-Antoine de la création.

« Ces premiers préliminaires achevés, Eve, qui s'était composé une splendide toilette de fleurs et de feuillage et qu'empêchait de dormir son vif désir de la montrer, obtint, moitié par ses cajoleries, moitié par ses bouderies, de la faiblesse de son mari que la nomination des rois se ferait en grande pompe.

« Adam n'était, on le sait, que trop complaisant; il céda.

« Deux trônes furent donc élevés sur le haut d'une colline, que baignait d'un côté la mer et de l'autre un océan de verdure; des mâts vénitiens furent disposés tout autour avec de superbes banderoles portant un A et un E couronnés, et le maître de la création, ordonna que le premier jour du mois

LE PREMIER CHEVAL ET LA PREMIERE VOITURE.

(Suite.)



III.

Ce fut alors sur les genoux du papa que se firent les exercices d'équitation. Ce papa de monsieur Jacques avait, par bonheur, deux genoux. Cela faisait, suivant qu'on voulait aller à cheval ou en voiture, à califourchon ou assis comme dans une calèche, deux

chevaux ou deux banquettes,—au choix de monsieur Jacques et de mademoiselle Fanny. Monsieur Jacques préférait toujours que le genou de son père fût un cheval, mademoiselle Fanny s'en servait comme d'une voiture.

Monsieur Jacques montait très-bien tout seul sur



celui des deux genoux de son papa qui lui appartenait, mais il fallait toujours aider un peu mademoiselle Fanny à grimper sur le sein elle était très-grosse, la petite sœur.

VI

Quand on était bien installé, bien assis, prêt

partir, le papa demandait où il fallait aller; c'était à Rome ou à Paris, ou seulement dans les environs de Montréal, ou plus près encore, en pour une toute petite promenade.

V.

Monsieur Jacques et mademoiselle Fanny n'étaient



pas toujours d'accord. Alors la discussion s'ouvrait, et le papa attendait. Mademoiselle Fanny voulait quelquefois ne pas aller très-loin. Chez sa bonne maman ou chez la marchande de bonbons, ou chez le pâtissier, lui aurait suffi, parce que mademoiselle

Victoire, sa poupée, qu'elle emmenait toujours avec elle « dans ses routes », avait souvent faim. Mais monsieur Jacques voulait aller à tout ce qu'il y a de plus loin et toujours ventre à terre. Les grands voyages faisaient seul son affaire.



IV.

Quand le papa voyait que les voyageurs avaient fini par se mettre d'accord, — les chevaux partaient,

d'abord au pas. Mademoiselle Fanny et la poupée étaient alors très-contentes, cela ne faisait pas de secousses, — on pouvait causer, et elles ne s'en faisaient pas faute.

suivant, qui cette année tombait un lundi, tous ses sujets se présenteraient devant lui, pour défilier par rang d'ancienneté et lui présenter leurs candidats.

"L'exactitude étant la politesse des rois, Adam et Eve qu'aurait suivis toute leur cour, s'ils n'eussent pas été encore seuls sur la terre, arrivèrent sur la colline à midi moins cinq minutes, et prirent place sur l'estrade.

"A l'instant même où l'ombre d'un palmier marqua midi, les tambours battirent au champ, et la revue commença.

"Comme les premières créées, les fleurs formaient l'avant-garde ; elles s'avancèrent gracieusement, balançant leurs panaches bleus, jaunes, rouges, blancs, lilas, violets, et se rangèrent sous l'estrade. A la vue de cette armée, aussi brillante qu'embaumée, Adam qui connaissait déjà les règles de la politesse, quoique les Français n'existassent pas encore, se retourna vers sa femme :

"Colonelle, lui dit-il, voici votre régiment ; veuillez choisir parmi les candidats.

"Eve salua gracieusement, et tendant la main en souriant, reçut des députés une blanche feuille de magnolia, sur laquelle étaient inscrits seulement trois noms, le Lis, la Rose et la Violette. De ces trois, elle choisit la rose à cause de la fraîcheur de son teint, de son élégance et de son odeur suave ; mais, voulant faire quelque chose pour le lis, dont elle admirait la majesté, et pour la violette aussi timide qu'odorante, elle désigna les deux plantes pour fleurir au pied des plus beaux trônes de ses futurs descendants, afin, dit-elle, de les rapprocher le plus possible d'une dignité à laquelle, pour le moment, elle regrettait de ne pouvoir les élever.

"Toute l'avant-garde applaudit avec frénésie à la décision de notre première mère, sauf toutefois, car il y a partout des mécontents, l'ortie, la belladone fétide et le chardon épineux, qui crièrent grossièrement que le scrutin avait été violé ; après quoi ces trois ou quatre ineptes ambitieux se firent, à l'heure même, les chefs d'une opposition systématique, dont les jardiniers-fleuristes n'ont pas jusqu'à nos jours pu triompher.

"Aux fleurs succédèrent les arbres ; ils s'avancèrent deux à deux comme les grenadiers de la vieille garde, précédés par un gigantesque palmier, que la fierté de sa démarche, et la hauteur de son panache, avaient fait choisir à l'unanimité pour tambour-major.

"Derrière lui, rangés par ordre de taille, depuis le cèdre jusqu'au genêt, tous marchaient d'un air fier et les branches au vent.

"Dans ce corps, il y avait beaucoup de concurrents. Les uns vantaient leurs fruits, les autres leur ombre, le palmier comptait sur sa grandeur, le buis sur sa dureté, le noyer mettait en avant la beauté de son bois, le frêne la blancheur de son écorce, l'acacia et le lilas embaumaient l'air de leur parfum, le genêt s'était poudré d'or, l'aubépine, d'argent, le pêcher pliait sous ses fruits, l'oranger ressemblait à un gigantesque bouquet semé de pommes d'or, le saule se voilait poétiquement de sa belle chevelure, le grenadier portait sa plus splendide livrée. Eve eût sans doute élu ce dernier, car elle trouvait son costume charmant, et se proposait, à son exemple, de faire mettre des nœuds rouges à

la première robe verte qu'elle commanderait ; mais Adam n'hésita pas, il choisit le chêne, sur lequel ses qualités essentielles, jointes à un très-grand air, avaient réuni le plus grand nombre des suffrages.

"Cette décision sans appel ruinait à tout jamais bien des espérances rivales, car, dans ce temps, il était bien compris que la royauté devait être héréditaire à l'avenir dans la famille des élus. Toutefois, comme les arbres sont un peuple sage et pacifique, les candidats malheureux approuvèrent eux-mêmes l'élection, et le bataillon, s'inclinant gravement avec un frémissement de feuilles des plus comme il faut, tourna par le flanc gauche, et alla prendre place auprès des fleurs.

"C'était le tour des insectes.

"—A vous, Eve, dit le premier homme à sa compagne, les insectes sont des fleurs animées ; et il inclina son sceptre pour les faire avancer.

"Les élections préparatoires avaient été des plus orageuses, dans ce peuple microscopique, uniquement composé de démocrates amis de l'égalité, principe en vertu duquel chacun aspirait à être le premier et à gouverner autocratiquement tous les autres.

"Au premier tour de scrutin, chaque candidat, ils l'étaient tous, n'avaient pu réunir qu'une voix : la sienne : on avait recommencé trois fois, trois fois le résultat avait été le même, ils ne voulaient pas en démordre. La cigale et le cri-cri avaient fait de beaux discours, où il était parlé de liberté, de patrie, de droit au travail, de réforme sociale. On avait crié : A bas l'égoïsme ! Vive la république ! et l'on avait revoté avec le même ensemble, chacun pour soi.

"Il en était résulté, qu'au lieu d'une liste de trois ou quatre noms, le bureau avait formé un catalogue complet des cinq cent trente-deux mille huit cent cinquante-sept individus, représentant toutes les espèces créées.

"Au premier signal, cette multitude de petits ambitieux partit en désordre comme des Arabes qui font une charge. *Leur colonel provisoire, un superbe capricorne, avait beau crier : Citoyens à vos rangs !* Les citoyens couraient, sautaient, volaient, se heurtaient, se culbutaient et tapageaient.

"Eve fut en un instant enveloppée d'un nuage de cri-cri, de moustiques, de sauterelles, de grillons, de mouches et de cousins. Il fallut qu'Adam, fatigué de ce tumulte, menaçât tous ces turbulents de les asperger d'insecticide, ou de les faire balayer à la mer par un coup de vent.

"Heureusement, les républicains ne sont pas braves, et la vue d'un flacon Vicat imposa silence aux plus fanfarons.

"Eve profita du calme commandé par la peur à toute cette cohue pour faire passer à quelques-uns des concurrents un rapide examen sur leurs diverses aptitudes.

"L'araignée se trouvait des plus proches.

"—A quoi es-tu bonne ? lui demanda la mère du genre humain.

"—Moi ! fit l'insecte en déployant son filet, je te débarrasserai des mouches importunes.

"Vraiment ? alors quoique tu sois bien laide, je te permettrai de t'établir dans un coin de ma maison.

"Moi, je te ferai une robe couleur du soleil, fit le ver-à-soie.

« Et moi, je teindrai en pourpre ton manteau royal, ajouta la cochenille.

« — Je t'annoncerai le printemps ! s'écria le papillon.

« — Et moi l'été ! riposta la cigale.

« — Moi ! moi ! moi ! crièrent de tous côtés des centaines de voix ; le tumulte recommençait.

« — Silence ! répéta Adam en frappant du pied, silence ou... et de la poche de son habit, il sortit le facon de poudre jaunâtre, qu'il brandit d'un air terrible.

« Les insectes reculèrent avec précipitation, et l'ordre se rétablit.

« — Qu'est-ce que cette goutte d'or fondu que tu me présentais sur une feuille rose, ma petite amie ? continua Eve, en s'adressant à une gentille petite mouche rayée de noir et de jaune.

« — C'est un plat de ma façon, répondit timidement l'insecte, et si Votre Majesté daignait y goûter, sa servante en serait bien honorée.

« — Quelle bassesse d'expression, citoyenne ! fit un gros nécrophore, en heurtant de son élytre une vieille punaise des bois placée à son côté.

« — C'est tout simplement de l'abjection, répondit la vieille tricoteuse avec colère.

« — En effet, s'écria un hanneton étourdi, comme tous ceux de son espèce, c'est une odeur insupportable.

« Le nécrophore leva les épaules d'un air de mépris, tandis que sa compagne, moins patiente, se mit à invectiver le pauvre hanneton d'une si belle manière, que, ne sachant plus quelle contenance garder, il alla se jeter, tête baissée, dans les pattes d'une grosse lucane, qui le reçut de la bonne façon.

« Notre mère était très-friande, ce fut même toujours son plus grand défaut ; elle goûta donc le miel, et, le trouvant excellent, elle en offrit la moitié à son mari, à qui il parut vraiment délicieux.

« — Comment te nommes-tu, ma petite ? demanda-t-elle à la jolie cuisinière.

« — Je suis l'abeille, pour vous servir, répondit celle-ci, en faisant la révérence.

« — Eh bien ! ma petite abeille, je te fais reine, et je te promets de te faire construire, dans mon jardin, une jolie maison tout entourée de fleurs.

« — Non ! non ! nous ne voulons pas de reine, nous sommes tous égaux, vive la liberté ! vive la république ! cria-t-on de toutes parts, et aussitôt trois délégués du comité d'action, un scorpion, une guêpe et un gros bourdon, s'avancèrent pour présenter une protestation rédigée d'avance.

« L'irritation était si forte, les moustiques bourdonnaient avec tant de colère, et les chenilles hérissaient leur poil avec tant de fureur, que la mère du genre humain craignit qu'ils n'en vissent à quelque violence ; elle prit donc une aiguille à son corsage, et en cassant la pointe qu'elle donna à sa protégée :

« — Tiens, lui dit-elle, voici pour te défendre contre les attaques dont tu pourrais être l'objet, fais t'en un dard, mais ne t'en sers qu'à toute extrémité.

« Puis, s'en tenir compte des réclamations diffuses d'un bourdon noir, elle congédia d'un coup d'éventail l'insupportable petit peuple.

« Alors on vit la mer se couvrir d'écume sous les formidables coups de queues des requins, des espadons, des marsoins, des baleines et des cacha-

lots. Des myriades de poissons, s'élevant à la surface des flots, firent resplendir au soleil leurs cuirasses d'or, de nacre et d'argent. On eût dit une immense mosaïque de pierres précieuses. En un instant, la grève se couvrit de bataillons de crabes et de homards, qui montaient à l'assaut de chaque rocher, et tout le long du rivage les coquillages, les méduses, les anémones de mer, les coraux et les madrépores, tressèrent une splendide guirlande.

« Adam fut étonné du nombre de ces sujets marins, avec lesquels il avait eu jusqu'alors si peu de rapports ; et il songeait bien plutôt à admirer le spectacle imposant que présentait leur multitude, qu'à leur donner un chef, quand un phoque, sortant du sein de la mer, grimpa lentement la colline, pour déposer au pied de l'estrade un large disque de nacre, irisé des couleurs de l'arc-en-ciel, et sur lequel d'hâbles foraminifères, habituées à travailler la pierre, dans laquelle ils se logent au fond de l'eau, avaient gravé avec un art merveilleux le nom des principaux candidats.

« — Qui faut-il choisir ? demanda le roi de la création à sa compagne.

« — Seigneur, répondit-elle, vous ne visiterez probablement jamais par vous-même ce domaine, il me semble donc, qu'il serait bon d'y établir un lieutenant puissant et de mœurs douces, sur lequel vous puissiez compter.

« Le conseil était sage. Adam, qui avait en sa femme une confiance extrême, désigna la baleine pour le représenter. Les poissons plus calmes, et surtout plus sages que les insectes, n'élevèrent aucune réclamation, et sans faire entendre ni applaudissements ni murmures, ils s'enfoncèrent silencieusement dans les flots, de la surface desquels, comme d'une toile qui s'efface, disparut peu à peu la mosaïque qui la diaphané.

« Seuls, les crabes et les homards, assis au soleil sur les rochers du rivage, y demeurèrent par curiosité, pour assister en spectateurs désintéressés aux deux dernières élections.

« Quand les animaux à quatre pieds, qui formaient, du moins pour la force, le principal corps d'armée, reçurent l'ordre d'avancer, ils poussèrent un hurrah tellement fort, que les échos en furent ébranlés comme par le tonnerre, et, quand ils se mirent en mouvement, le sol s'ébranla sous leurs pas. La poussière qu'ils soulevaient en marchant les couvrait d'un épais nuage, en sorte qu'il fut impossible de rien distinguer, jusqu'à ce que, sur l'ordre du maître, le vent eût forcé cet incommode rideau à se déchirer.

« En ce moment, la plaine présenta un aspect saisissant : les quadrupèdes marchaient en ordre de bataille, massés par bataillons, dont les éléphants, les rhinocéros, les lions, les ours, les bisons, les chevaux, les buffles et les tigres, formaient la première ligne. A la vue de ces mufles contractés, de ces cornes menaçantes, de ces yeux sanglants, de ces griffes d'acier et de ces crinières flottantes, Eve, dont c'était le tour de faire un choix, faillit se trouver mal ; heureusement, elle se remit en respirant un flacon d'eau de la reine de Hongrie, mais, se sentant trop émue, elle pria son mari de vouloir bien la remplacer.

« — Halte ! commanda le maître du monde, qui

voulait épargner les nerfs de sa femme, et ménager sa provision d'eau de Hongrie.

» A ce commandement, l'éléphant leva sa trompe, le lion poussa un rugissement formidable, et le redoutable escadron s'arrêta net à vingt-cinq pas de distance, la queue tendue, le pied gauche en avant.

» Que les candidats proposés à mon choix approchent de mon tribunal, cria Adam.

» Dix ou douze quadrupèdes au plus sortirent des rangs.

» — Parle le premier, toi qui es le plus gros, dit le maître à l'éléphant, quels sont tes droits ?

» — Les mêmes que ceux de la baleine, sire, force et douceur.

» — Et toi, tigre, pourquoi veux-tu régner ?

» — Je suis le plus cruel ! miaula l'animal féroce en montrant ses crocs énormes, je dévorerai tes ennemis.

» — Un roi doit protéger ses sujets, et non pas les égorger, fit sévèrement Adam ; quand je voudrai un bourreau, je te choisirai, retire-toi.

» Le tigre s'éloigna en rampant, parce qu'il est lâche, ainsi que tous les méchants, et alla se cacher en grondant.

» — Cheval, à ton tour, continua l'homme.

» — Je suis fort, hennit le cheval en se cabrant, je traînerai ton char ; je suis courageux, quand tu voudras combattre, je te porterai dans la bataille et je t'aiderai à vaincre.

» — Moi ! bêla doucement la brebis, la douceur est mon partage, l'hiver je te fournirai de chauds habits, et, en toute saison, je nourrirai tes enfants avec mon lait.

» — Moi, je travaillerai pour toi, ajouta le bœuf, et par mon labeur incessant, je forcerai le désert à se couvrir de fleurs et de fruits ; je remplirai tes greniers de blé, et tes caves de vin.

» — Toujours à tes côtés, obéissant au moindre de tes gestes, dit le chien, je mettrai mon intelligence à ton service ; le jour je t'accompagnerai fidèlement, la nuit je veillerai sur ton sommeil.

» — Bien ! bien ! s'écria Adam, vous avez tous les quatre de précieuses qualités, aucun de vous ne sera roi ; mais je vous réserve un titre plus glorieux ; dès aujourd'hui, je vous nomme les amis et les compagnons de ma race ; et toi ?

» — Moi, rugit le lion, en secouant sa fauve crinière et en se battant les flancs de sa puissante queue, le plus fort et le plus courageux de tous les animaux, je suis aussi le plus généreux.

» — Fort, brave, généreux, ce sont là les plus précieuses qualités d'un chef, fit l'homme. Lion, je te nomme roi.

» — Avant même de m'avoir entendu ? interrompit le singe, qui, perché sur le dos de l'éléphant, s'y livrait à toutes sortes de grimaces et de contorsions grotesques.

» — Je ne t'avais pas entendu, c'est vrai, répondit Adam en riant ; mais je te vois, cela me suffit pour me faire juger de ta capacité et je te délivre le titre de bouffon du roi.

» — Merci, je ne veux pas de votre brevet.

» — Et pourquoi cela ?

» — Parce que moussigneur le roi a les dents trop pointues et les griffes trop longues, riposta le singe ; et d'un bon s'élançant sur un arbre voisin, il attei-

gnit prestement la plus haute branche, à laquelle il se suspendit par la queue, aux grands éclats de rire de l'assemblée, l'ours excepté, qui, peu porté à la plaisanterie, haussa les épaules en grognant.

» — *Eh bien ! l'élection commencerait-elle bientôt ? demanda la tortue qui, arrivant seulement alors tout essoufflée, s'épongeait la tête avec une large feuille, dont elle s'était fait un mouchoir.*

» — L'élection est terminée, ma pauvre amie répondit Eve avec son charmant sourire.

» — Et qu'y a-t-il pour moi ?

» — Active comme tu l'es, à quoi serais-tu bonne ? demanda Adam.

» — A quoi je serais bonne ? mais à tout en vérité, monsieur l'homme ; dans une administration, il y a toujours des affaires pressées, je les expédierais ; je ne demande pas le titre de roi, mais une bonne place de chef de division ou ministre, ou dans une préfecture, ferait parfaitement mon affaire.

» — Au fait, tu as peut-être raison, je te nomme chef du cabinet ; es-tu contente ?

» — Oui ! oui ! fit la tortue, voilà un bon choix, merci toujours ; je vais de ce pas commander mon fauteuil de cuir, mon abat-jour vert et mes cartons.

» — Aux oiseaux maintenant ! commanda Adam, en congédiant les quadrupèdes, qui se retirèrent en poussant des vivats, et cédèrent la place à la gent ailée.

» Là, encore, il n'y avait pas de liste arrêtée, ou du moins elle était si longue, qu'elle ne pouvait servir à rien. La faute n'en était pas tant aux électeurs qu'au peu de clarté des instructions qu'ils avaient reçues, car le gouvernement lui-même était embarrassé.

» — Nous verrons par nous-mêmes, avait dit le premier homme à sa compagne, ce sera un peu plus long, mais ce sera aussi plus sûr, qu'en pensez-vous ?

» — Vous avez toujours raison, seigneur, répondit-elle, le nombre des candidats est si grand et leurs mérites si divers, que le concours préalable est absolument indispensable.

» Les oiseaux s'avancèrent donc et défilèrent deux à deux, devant le trône, en faisant valoir chacun ses mérites.

» La poule présenta ses œufs, mais par une fatalité inexplicable ils n'étaient pas frais ; cette distraction lui coûta la royauté. Eve les repoussa avec dégoût, l'oie et le cygne offrirent leur duvet, un flocon de neige pour la blancheur et en même temps un vêtement chaud et léger ; le rossignol, la fauvette, le serin et l'alouette, exécutèrent un ravissant quatuor, intitulé cantate de l'exposition ; le perroquet imita, mais très-gauchement, le langage de l'homme, en demandant à Eve si elle avait déjeuné ; il ne sut pas en dire davantage, et s'éloigna en se grattant la tête comme un idiot ; le geai ne fut pas plus heureux, en contrefaisant le cri des animaux ; le moineau se percha impudemment sur la tête d'Adam, la tourterelle, plus gracieuse, se posa sur l'épaule d'Eve et la caressa de son aile ; le colibri, blotti dans une rose, ressemblait à une pierre précieuse enchâssée dans du corail ; le paon étala toutes les splendeurs de son écrin, le condor enleva des poids énormes à serres tendues, le pigeon vola, le canard nagea, la perdrix courut, le pingouin plongea.

» Eve ne savait qui choisir.

» — Si nous ouvrons un concours de musique, dit-elle tout bas à son mari.

» — Dieu nous garde des orphéons ! s'écria celui-ci nous avons déjà celui des grenouilles, c'est plus que suffisant pour casser la tête, n'encourageons pas cette déplorable industrie.

» Le premier homme avait pour les concerts d'amateurs une antipathie dont beaucoup de ses descendants ont hérité.

» — Mais alors ? fit Eve.

» — Les oiseaux sont créés pour peupler l'air, répondit Adam, et leur propriété, c'est le vol.

» — Ouvrons donc un concours de vol, reprit Eve en battant des mains à la pensée d'inaugurer le spectacle des courses dont on a tant abusé depuis.

» Un nuage paréssusement endormi au plus haut du ciel fut désigné comme but, la couronne serait la récompense de celui qui s'élèverait le plus au-dessus. Adam tira de sa poche son chronomètre à secondes et passa un binocle à sa compagne.

» Plus de cinquante oiseaux avaient pris place sur une longue perche horizontale disposée en face de l'estrade, les autres firent le cercle. On pariait quarante contre un pour l'aigle, dix pour le héron, un contre deux pour l'hirondelle, le Telet fut obligé de parier pour lui-même, aucun oiseau, pas même le dindon, n'ayant voulu tenir pour lui un contre mille.

» Au premier signal ils prirent leurs distances, au second ils ouvrirent les ailes, au troisième ils s'élançèrent tous à la fois. L'hirondelle partit comme une flèche, l'alouette venait seconde, la frégate montait obliquement troisième, suivie de loin par le gros des autres oiseaux ; le Telet avait disparu dans le tourbillon.

» Le grand duc et la chouette, aveuglés par le jour, s'étaient heurtés au départ, et n'ayant pu démêler leurs ailes, étaient tombés lourdement sur le sol au milieu des huées.

» Ils allèrent confus et en tâtonnant se cacher sous l'estrade, dans un endroit obscur, où ils passèrent le reste du jour à se chamailler en faisant claquer leur bec.

» La course continuait.

» Avant d'être arrivée au nuage, l'hirondelle renonça, l'alouette était déjà redescendue. La frégate tenait maintenant la tête, et continuait à monter, mais il était évident qu'elle serait distancée.

» L'aigle et le vautour parvinrent au nuage pres que aussitôt qu'elle ; quand ils en sortirent, elle n'était plus que troisième, battant à peine d'une tête le canard qui gagnait du terrain. Le reste des coureurs ou plutôt des voleurs ne comptait plus.

» Tout l'intérêt se portait sur l'aigle et le vautour, qu'on n'apercevait plus que comme deux points noirs dans l'azur du ciel ; ils redoublaient d'efforts pour se dépasser ; enfin l'aigle gagna la corde, et son antagoniste se sentant vaincu, renonça à la lutte et plongea sur la cime la plus élevée d'une montagne pour s'y reposer.

» Le vainqueur n'en continua pas moins à monter ; bientôt on le perdit de vue, il montait toujours.

» Enfin à bout de force il s'arrêta perdu dans les abîmes de l'air, et s'écria avec orgueil :

» — Étoiles du ciel, et toi soleil, seuls témoins de

ma victoire, je vous charge d'attester à mes juges qu'aucun oiseau jusqu'à moi n'est parvenu si près de vos flamboyantes demeures.

» — Vraiment, l'ami ! s'écria une petite voix grêle, tu rêves sans doute, regarde donc un peu au-dessus de toi ?

» L'aigle leva la tête avec stupéfaction, et vit le Telet qui voltigeait en le raillant.

» — Misérable oisillon ! comment as-tu fait pour parvenir jusqu'ici ? demanda-t-il avec colère.

» — J'y suis venu sur ton dos, mon irascible ami, gazouilla ironiquement le Telet ; et en vérité je m'y trouvais tout aussi bien que sur les coussins d'une bonne voiture.

» — Sur mon dos ! tu as osé grimper sur mon dos ?

» — Oui, sur ton dos ! monsieur l'aigle, je m'y étais même endormi, car le voyage a été un peu long et tu m'as éveillé en chantant ma victoire ; ça, combien te dois-je pour la course ? parle sans crainte, ton roi sera généreux et te donnera un bon pour-boire.

» — Insolent ! fit l'aigle, en essayant de s'élever encore pour punir le Telet de son audace, mais ses forces étaient tellement à bout, qu'il ne put y parvenir.

» — Veux-tu que je te tende la patte ? continua l'impitoyable railleur.

» Pour toute réponse, l'aigle replia ses puissantes ailes et se laissa tomber comme la foudre au pied du tribunal d'Adam.

» Demeuré seul, le Telet se fit un parachute avec les siennes et, léger comme un flocon de neige, redescendit lentement.

» Il était encore à mille mètres de la terre, et on ne le voyait pas encore, quand il entendit les acclamations qui saluaient le triomphe du roi des oiseaux.

» La couronne était adjugée à un autre qu'à lui.

» Il se dépêcha de descendre, et courut tout essouffé réclamer justice.

» Eve le reçut en souriant.

» — J'ai vu ton espièglerie au départ, petit, lui répondit-elle, tu as vaincu par une plaisanterie, tu seras récompensé de la même manière. L'aigle est roi et restera roi ; toi, tu n'étais que Telet ; à partir d'aujourd'hui, tu porteras avec ma permission le nom de Roitelet, en un seul mot, bien entendu, car je n'entends te donner qu'un sobriquet et point de lettres de noblesse.

» Tel fut le prix décerné au roitelet ; toutes les couronnes étant distribuées, la séance fut levée.

» L'oisillon espérait mieux, il fit cependant sa révérence de bonne grâce, et dit même en confidence à une pie, qui ne manqua pas de le répéter :

» — Bah ! mes enfants ne seront pas des niais, ils écriront le roi Telet en deux mots, et l'on finira par croire qu'ils sont de famille princière. «

— Ce raisonnement, ajouta mon grand-père en terminant son récit, n'était pas si absurde qu'on pourrait le croire, beaucoup de comtes et de marquis ne doivent leur titre et leurs armoiries qu'à cette théorie mise en pratique ; tiens, par exemple, tu connais, n'est-il pas vrai, le gros baron d'Argentaille notre voisin ?

— Oui, grand-père.

— Eh bien ! il descend du Roitelet, seulement il n'a pas hérité de son esprit.

LA GASTRONOMIE.

P O E M E .

CHANT TROISIÈME.

LE SECOND SERVICE.

S'il est un rôle noble et bien digne d'envie,
Un agréable emploi dans le cours de la vie,
C'est celui d'un mortel qui fait en sa maison
Les honneurs de sa table en digne Amphytrion ;
On dévore les mets que sa grâce assaisonne :
Des regards caressants fixés sur sa personne
Semblent lui demander de nouvelles faveurs ;
Sa généreuse main captive tous les cœurs.

Mes amis, si jamais Plutus, que j'importune,
M'accorde le bienfait d'une grande fortune,
Je la veux consacrer à nourrir l'amitié :
Je prétends qu'avec moi, tous les jours de moitié,
Vous ne me quittiez point ; que ma table chérie
Devienne l'heureux gage et le nœud qui nous lie.
Du nectar de Vougeot vous serez abreuvés,
Et des vins de mon cru constamment préservés.
Tous les jours mes valets et mes coursiers agiles
Feront contribuer les campagnes, les villes ;
Je pourrai tous les ans, dans le sein des hivers,
En dépit des frimas, vous offrir des pois verts,
Le Cuisinier Français, qui n'est pas un bon livre,
Nous offre quelquefois des maximes à suivre.
J'emprunterai de lui ce refrain bien connu :
Servez chaud. Sur ce point l'auteur m'a prévenu :
Le ragoût le plus fin que l'art puisse produire,
S'il est froid et glacé ne saurait me séduire.....

Faites que vos amis, pleinement satisfaits,
En sortant de chez vous ne se plaignent jamais.
De leurs goûts différents apercevez la trace :
L'un préfère la cuisse, un autre la carcasse.
Offrez en général les ailes du poulet,
Le ventre de la carpe et le dos du brochet.
Observez dans vos dons une exacte justice.
Ne favorisez point par orgueil ou caprice,
Tel homme plus puissant ou plus considéré,
Qui voudrait jouir seul d'un morceau préféré.
Ah ! si l'égalité doit régner dans le monde,
C'est autour d'une table abondante et féconde ;
Les enfants de Comus, sujets aux mêmes loix,
N'ont rien qui les distingue et sont *égaux en droits*.

Sur les premiers objets d'une chère brillante
Vous avez apaisé votre faim dévorante.
La scène va changer. Des valets empressés
Enlèvent les débris que vous avez laissés.
D'un instant de repos faites un digne usage ;
Le moment est venu de parler devantage.
Partant, faites briller vos convives charmés
Par de petits discours adroitement semés,
Qui fassent ressortir les phrases les plus sottes ;
La cuisine fournit d'heureuses anecdotes.
Ajoutez quelques traits à ceux que j'ai tracés
Sur les progrès de l'art dans les siècles passés.
Citez des faits plaisants, recherchez dans l'histoire
Des Grecs et des Romains d'éternelle mémoire.

Dites que Dentatus, qui triompha deux fois,
Dans un vase grossier faisait cuire des pois,
Lorsque les envoyés d'une faible puissance
Vinrent de son crédit implorer l'assistance.
Citez, pour vous donner un air plus érudit,
La loi qui des Romains condamnait l'appétit,
Cette loi *famia*, bizarre, impolitique,
Qui ne fit qu'enhardir la débauche publique.
Racontez que dans Rome un barbot fut payé
Plus de deux cent écus : argent bien employé,
Qui fit dire à Caton, dans son triste délire,
Qu'il ne répondait plus du salut de l'Empire.
Ajoutez que dans Naples un généreux tyran
Paya cent écus d'or la sauce d'un faisán.
Puisez dans Martial, dans Pétrone et Plutarque ;
Ils présentent des faits bien dignes de remarque.
Surtout si vous voulez charmer vos auditeurs,
Racontez les exploits de quelque gros mangeurs.
Confondez sur ce point la raison étonnée.
Albinus engloutit dans une matinée,
De quoi rassasier vingt mortels affamés.
Phagon fut en ce genre un des plus renommés ;
Son estomac passa la mesure ordinaire :
Tel qu'un gouffre effrayant que nous cache la terre,
Il faisait disparaître, en ses rares festins,
Un porc, un sanglier, un mouton et cent pains.
C'est ainsi que mettant à profit la science,
Vos amis attendront avec impatience
Le service nouveau qui leur est destiné.
Il arrive : déjà le signal est donné.
Des rôtis imposants ont la première place :
Sans doute ils sont le fruit de votre heureuse chasse.
Vous pouvez expliquer par quel art assassin
Vous avez débusqué ce timide lapin ;
Comment cette perdrix, dans sa fuite imprudente,
Est tombée à vos pieds éperdue et sanglante ;
Comment a succombé ce lièvre malheureux,
Malgré les vains détours de son train sinueux.....

De nombreux entremets, rangés en symétrie,
Entourent le gibier, la poularde rôtie.
Proscrivez cependant ces fastueux plateaux,
Brillants colifichets enrichis de métaux,
De glaces, de pompons, dont l'aspect m'effarouche ;
Qui captivent les yeux aux dépens de la bouche,
Qui trompent l'appétit : moins d'éclats, plus de mets :
On ne se nourrit point de bijoux, de hochets ;
A ce vain appareil, qui d'abord vous enchante,
Je ne reconnais point une table abondante.

Vous touchez au moment des plaisirs les plus vifs,
A cet acte nouveau les gourmands attentifs,
Avec l'œil de l'envie ont dévoré d'avance.
La caille, l'ortolan, la carpe, la laitance,
Et le cochon de lait, dont la cuirasse d'or
Semble le protéger et le défendre encor.

Proscrivez sans pitié ces poulets domestiques

Nourris en votre cour et constamment étiques,
Toujours mal engraisés par des soins ignorants ;
Ne connaissez que ceux de la Bresse ou du Mans.
J'ai toujours redouté la volaille perfide
Qui brave les efforts d'une dent intrépide.
Souvent, par un ami dans ses champs entraîné,
J'ai reconnu le soir le coq infortuné
Qui m'avait le matin, à l'aurore naissante,
Réveillé brusquement de sa voix glapissante ;
Je l'avais admiré dans le sein de la cour ;
Avec des yeux jaloux j'avais vu son amour.
Hélas ! le malheureux abjurant la tendresse,
Exerçait à souper sa fureur vengeresse.

Défendez que personne, au milieu d'un banquet,
Ne vous vienne donner un avis indiscret.
Écartez ce fâcheux qui vers vous s'achemine :
Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne.
Eh ! qu'importe le monde et ces tracasseries :
Dans les bras de Comus oubliez l'univers.

Il est, pour l'oublier, une heureuse manière :
Déjà des vins choisis ont rougi votre verre.
Votre vin bourguignon, dans sa cave couché,
A compté six printemps, artistement bouché,
Le pourpre de son teint accuse sa vieillesse ;
Elle vous rajeunit et provoque l'ivresse.....
Arrêtez, je prétends contenir votre essor :
Des jus plus séducteurs vous attendent encor.
Le temps fuit, l'heure approche et le dessert s'avance :
Je ne prêcherai pas trop longtemps l'abstinence.
Craignez en débutant de funeste abus ;
Bientôt mieux disposés, je vous livre à Bacchus.
Admirez la nature habile, ingénieuse,
A varier ses dons d'une main généreuse.
Qui, du nord au midi prodiguant ses trésors,
Nourrit des végétaux, organise des corps,
Que l'homme fait servir au soutien de sa vie.
De ces êtres nom' reux connaissez la patrie.
Sachez tout ce qui peut nous servir d'aliment :
Soyez naturaliste en ce point seulement.
Fuyez la botanique et sa nomenclature.
N'allez pas dans vos champs épluchant la verdure,
Sur une herbe inutile exercer votre esprit,
Vous transir dans un pré pour faire l'érudit,
Feuilleter Adanson, Tournefort ou Linnée,
Et sur un aconit pâlir une journée.

Respectez le savoir des Plines, des Buffons ;
Mais qu'importe pour vous l'histoire des cirons,
Celle des éléphants, des tigres, des panthères ?
Vous vous intéressez aux mœurs, aux caractères
De ces bons animaux qui naissent sous nos yeux,
Et dont nous jouissons dans nos climats heureux.
Vous estimez beaucoup l'écorce salutaire,
Que l'île de Ceylan fournit seule à la terre ;
Vous aimez la muscade, et savez en quels lieux
On cultive, on recueille un fruit si précieux.
Vous savez qu'au pays d'Amboine et de Ternates,
Le girofle triomphe au rang des aromates ;
Vous savez discerner quel est le champignon
Qui cache sous sa voûte un germe de poison.
Du sol périgourdin la truffe vous est chère ;
A l'immonde animal elle doit la lumière ;
Elle aime à végéter, paisible et sans orgueil,
Au pied d'un chêne blanc, d'un charme ou d'un tilleul.

Lecteur, je vous entends... Fidèle à ma méthode,
Je vous dois à cette heure un heureux épisode.
Pardonnez, mon pinceau va changer de couleurs

Peut-être à mon récit donnerez-vous des pleurs.
Faisons à la pitié de légers sacrifices :
Les pleurs qu'elle fait naître ont toujours des délices.
Condé... que ce grand nom ne vous alarme pas,
J'écris pour tous les temps et pour tous les climats ;
Condé, le grand Condé, que la France révère,
Recevait de son roi la visite bien chère,
Dans ce lieu fortuné, ce brillant Chantilli,
Long temps de *race en race à grands frais entelli.*
Jamais plus de plaisirs et de magnificence
N'avait d'un souverain signalé la présence.
Tout le soin des festins fut remis à Vatel,
Du vainqueur de Rocroi fameux maître-d'hôtel.
Il mit à ses travaux une ardeur infinie ;
Mais avec des talents il manqua de génie.
Accablé d'embarras, Vatel est averti
Que deux tables en vain réclament leur rôti ;
Il prend pour en trouver une peine inutile.
« Ah ! » dit-il, s'adressant à son ami Gourville,
De larmes, de sanglots, de douleur suffoqué :
« Je suis perdu d'honneur ; deux rôtis ont manqué ;
« Un seul jour détruira toute ma renommée ;
« Mes lauriers sont flétris, et la cour alarmée,
« Ne peut plus désormais se reposer sur moi :
« J'ai trahi mon devoir, avili mon emploi... »
Le prince, prévenu de sa douleur extrême,
Accourt le consoler, le rassurer lui-même.
« Je suis content, Vatel mon ami, calme-toi :
« Rien n'était plus brillant que le souper du roi.
« Va, tu n'as pas perdu ta gloire et mon estime :
« Deux rôtis oubliés ne sont pas un grand crime.
« — Prince, votre bonté me trouble et me confond :
« Puisse mon repentir effacer mon affront ! »
Mais un autre chagrin l'accable et le dévore ;
Le matin, à midi, point de marée encore.
Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.
Sa force l'abandonne, et son esprit s'effraie
D'un festin sans turbot, sans barbue et sans raie.
Il attend, s'inquiète, et maudissant son sort,
Appelle en furieux la marée ou la mort.
La mort seule répond : l'infortuné s'y livre.
Déjà percé trois fois il a cessé de vivre.
Ses jours étaient sauvés, ô regrets ! ô douleur !
S'il eût pu supporter un instant son malheur.
A peine est-il parti pour l'inférieure rive,
Qu'on sait de toutes parts que la marée arrive.
On le nomme, on le cherche, on le trouve ; grands
[dieux !

La Parque pour toujours avait fermé ses yeux.
Ainsi finit Vatel, victime déplorable,
Dont parlerons longtemps les fastes de la table.
O vous ! qui par état présidez aux repas,
Donnez-lui des regrets, mais ne l'imitiez pas !

FIN DU TROISIÈME CHANT.



LES HUITRES.

Ce n'est pas assez de dire qu'il n'est pas d'aliment moins nuisible que les huitres ; il faut reconnaître avec Sénac que c'est le plus sain et le plus fortifiant de tous ; avec Sue, qu'elles sont un remède infailible contre l'hypocondrie, l'étiologie et tant d'autres maladies ; avec Boërhaave, qu'elles peuvent déterminer la longévité ; avec l'illustre Percy, qu'elles sont un puissant réactif pour les blessés affaiblis par les saignées et les traitements ; avec notre propre expérience, qu'elles fournissent une nourriture aussi légère qu'agréable.

Cependant gardez vous d'en faire servir dans les mois de juin, juillet et août. A cette époque, elles déposent leur frai, et cette raison suffit pour en proscrire l'usage en été.

Mais du premier mois de l'automne au dernier du printemps, que les huitres apparaissent de temps à autre sur votre table. Repoussez-les si elles ont vieilli dans leur coquille, si elles ne nagent dans une eau claire et limpide, si la chair n'en est brillante et bien nette, si les bords des valves sont affaîssés ou ternis. Vous reconnaîtrez une huitre malade, si, en écartant ses valves, le corps de l'animal paraît mou, laiteux, s'il cède facilement à la pression du doigt.

Tenez-vous en garde contre la supercherie qui, pour donner aux huitres la fraîcheur qu'elles ont perdue, les trempent dans une eau salée. Si cette eau a une saveur piquante, âcre, corrosive, renvoyez-les.

Une trop grande absorption de ces mollusques détermine-t-elle un certain trouble dans vos organes digestifs, le désordre sera promptement réparé si vous buvez quelques cuillerées de vinaigre. C'est un tort de croire que le lait produit le même effet. Au surplus, une longue expérience a démontré que le nombre de dix douzaines ne peut causer le moindre mal à l'estomac le plus délicat.

Maintenant, des huitres, quelles sont celles que doit préférer l'amateur ? de Caraquette, de St. Simon, Malpèque. Depuis longtemps le jugement est porté. Les premières ont une incontestable supériorité : la chair en est délicate, parfumée, fondante ; si leur volume est moitié moins gros que celui des huitres ordinaires, elles n'en sont pas moins à celles-ci ce que le gourmet est au gourmand.

Pour ouvrir une huitre, on prendra de la main droite un couteau à lame courte, arrondie, assez forte et qui n'ait pas de fil ; on placera dans sa main gauche un gros linge, capable d'atténuer l'effet de la lame si elle glissait trop rapidement entre les écailles de l'huitre.

On mettra la partie convexe de la coquille à plat sur la paume de la main gauche et on la maintiendra horizontalement, afin de ne pas laisser échapper l'eau contenue dans les valves ; on introduira la lame du couteau dans la partie de la coquille qui forme charnière, on abaissera légèrement la lame,

on la relèvera ensuite. Bientôt la coquille cédera à ce léger effort ; alors on fera glisser le couteau le long des parois intérieures de la valve supérieure, jusqu'à ce que celle-ci soit entièrement détachée.

Ici se présente deux questions auxquelles je prends sur moi de répondre, en m'appuyant encore une fois sur l'expérience et sur la pratique généralement suivie par les amateurs d'huitres. Faut-il détacher le mollusque de sa valve inférieure ? Faut-il, pour le servir, le recouvrir de sa valve supérieure ? A ces deux questions je réponds : l'huitre ne doit pas être détachée : elle doit être servie couverte.

Elle ne doit pas être détachée, parce qu'il est démontré qu'à dater de cette opération, elle perd la vie et conséquemment sa fraîcheur, et que le détachement peut occasionner dans la valve inférieure une lésion qui détermine une saveur nauséabonde. Elle doit être servie couverte, car par ce moyen vous ne donnez pas lieu à l'évaporation d'une infinité de corpuscules qui flattent agréablement le palais, et vous évitez par la superposition le contact des valves, qui, ordinairement limoneuses, déposent sur l'huitre quelques fragments de coquillages chargés de souillures.

Le véritable amateur mange l'huitre telle que la produit l'Océan, sans addition du poivre appelé mignonnette, dont l'excès est ordinairement nuisible, sans l'imprégner de citron, de verjus ou de vinaigre ; mais, en la mangeant, tous ont grand soin de faire usage de vin, et bien font-ils.

Néanmoins il est un choix important dans ce liquide. Il faut éviter les vins chargés de principe alcoolique. Les meilleurs sont les plus abondants en acides ; aussi les vins de Sauterne et de Chablis obtiennent-ils la préférence sur tous les autres.

Les huitres sont le prélude obligé d'un grand déjeuner, l'énorme consommation qui s'en fait chaque jour est la preuve la plus concluante que je puisse fournir et de leur alimentation bienfaisante, et de l'attrait qu'elles déterminent.

Je puiserai dans mes souvenirs deux anecdotes qui justifieront ma pensée.

J'ai depuis mon enfance pris un goût prononcé pour ces mollusques, et mon appétit de jeune homme se trouvait peu diminué après en avoir mangé quinze ou vingt douzaines. J'ai rencontré de plus fort joueurs, qui en absorbaient le double sans qu'une pareille absorption nuisit en rien à la partie la plus substantielle de leur repas. Mais un fait inouï dont je fus témoin, en 1855, a laissé dans ma mémoire une trace ineffaçable. Il n'est pas un jeune homme qui ayant habité, à l'époque dont je parle, la ville de , n'y ait connu un maître d'hôtel nommé Lag....., dont la grosse et bouffonne gaieté dépassait souvent les bornes d'une large liberté. Ce motif et l'attrait de sa table d'hôte, toujours délicatement servie, avaient fait de son hôtel le rendez-vous

des gourmets qui y allaient prendre leurs repas. Rien n'était gai alors comme ces dîners.

Or, dans une réunion dont je faisais partie, après mille propos joyeux et mille défis plaisants, on vint à parler d'huîtres, et ce fut le tour de chacun de renchérir sur les citations de son voisin. J'entendis tant de prouesses, dont les miennes étaient si peu dignes, que je gardai le silence. Un des dîneurs, homme colossal et placé près de moi, était bien plus occupé de faire honneur au service de Lag..... qu'il ne paraissait attentif à la conversation, dont il ne perdit pas un mot. Comme lui et moi nous nous étions abstenus d'y prendre part, nous fûmes choisis pour donner notre avis sur une assertion qui paraissait à beaucoup de convives dénuée de vraisemblance. Un d'eux ayant prétendu avoir assisté à un déjeuner où l'un de ses camarades avait mangé soixante-dix douzaines d'huîtres, on cria au Gascon ; mais comme le lieutenant soutenait son dire avec une assurance qui dénotait la conviction, ce fut à cette occasion qu'on nous fit juges de la possibilité de cette énorme *ingurgitation*. (Ce néologisme appartient à Brillat-Savarin.) Je me gardai d'émettre le premier mon avis, et j'attendis pour le formuler que mon collègue eût donné le sien. Sa réponse trancha la difficulté et me dispensa de me prononcer sur une question aussi embarrassante.

« Soixante-dix douzaines d'huîtres se mangent, répondit-il, avec un imperturbable sang froid.

— Mais qui le prouvera ? s'écria-t-on de toutes parts.

Moi, reprit-il sur le même ton, et je parie pour quatre-vingts ! »

Le pari fut tenu à l'instant, le jour de l'exécution fixé au lendemain : et le lendemain, devant trente témoins, dont j'invoque le souvenir, le monsieur ne mangea pas quatre-vingts douzaines d'huîtres, il en mangea quatre vingt dix ! les dix douzaines supplémentaires comme dédommagement, dit-il, de la petitesse des premières.

L'autre anecdote est celle-ci :

Un de mes bons amis était venu, avant son mariage, faire un voyage dans une localité.

Rencontré par une connaissance, il fut invité par celui-ci à un déjeuner d'huîtres. Cette invitation était trop du goût de M. Ch..... pour qu'il la refusât. Homme très-remarquable pour sa ponctualité dans les affaires, il ne l'est pas moins pour son exactitude aux invitations de la nature de celle qui lui était adressée.

Les convives furent nombreux, les huîtres en proportion ; elles se succédèrent sur la table avec accélération, témoignage irrécusable de leur fraîcheur et du plaisir qu'elles déterminaient. Mon ami fit honneur aux mollusques de Caraquette ; ils effacèrent le souvenir de ceux de Bordeaux. Il en mangea, non pas comme un amateur, mais comme un homme qui déjeune, et telle fut la consommation qu'il en fit, telle fut celle des petits pains et du beurre frais, qu'il humectait fréquemment par un vin de Sauterne, dont personne ne pouvait mieux établir la supériorité, que lorsque vint le moment de donner à la table l'aspect du déjeuner, dont les huîtres n'étaient que l'introduction, mon ami le provincial n'avait pas réservé le moindre espace pour les excellentes choses qui furent servies et au milieu des-

quelles figuraient des soles à la normande, un pâté de foies gras, un rôti de bécassines, un macaroni au parmesan.

A cette apparition inattendue, mon ami, loin de témoigner de la mauvaise humeur, mais incapable de réprimer une expression de regret dont on comprendra la légitimité, s'adressa à son amphytrion :

« C'est un mauvais tour que tu m'as joué, lui dit-il, en indiquant le service, qui ne lui laissait plus que des regrets »

L'amphytrion, se méprenant sur le sens du reproche :

« C'est le plus simple des déjeuners qui se servent ici !

— Tu ne me comprends pas, mon ami. Le tort que je te reproche, c'est de m'avoir invité à un déjeuner d'huîtres, et de m'avoir laissé croire que notre repas se bornait à l'immense consommation que nous en avons faite. Il n'est pas un de ces plats dont je n'eusse goûté avec plaisir ; mais le moyen ! quand j'ai englouti plus de vingt douzaines d'huîtres et je ne sais combien de morceaux de pain.

— Le moyen est tout simple : tu as à choisir entre celui qu'employaient les dames romaines dans une semblable circonstance, et celui dont on se sert de nos jours. Je ne te conseillerai point cependant la plume de paon, mise en usage à Rome, mais bien une légère dose de sulfate de magnésie, qui te rendra frais et dispos, et te permettra de faire honneur aux mets que tu convoites du regard. »

La plaisanterie de mon ami fit beaucoup rire M. Ch....., qui, se contentant d'avaler quelques cuillerées de vinaigre, retrouva sinon la plénitude de ses facultés, au moins assez de force pour ne pas garder au déjeuner l'immobile attitude de la statue du commandeur au festin de Pierre.

Il arriva à M. Ch..... une autre aventure qui ne se rapporte point au déjeuner dont je parle, mais dont la citation trouve ici naturellement sa place, en ce qu'elle fut occasionnée par un usage consacré maintenant et qui me parut aussi déplacé à son origine qu'il me le paraît encore aujourd'hui ; je veux dire l'eau servie dans les bols à la fin du repas, et la transformation de la salle à manger en cabinet de toilette.

Quelque bien que soit la bouche d'une femme, elle cessera de l'être à ce moment, et si une jolie moue offre un certain attrait, une grimace déguisée n'en est pas moins une grimace. Or, malgré le soin qu'apportent toutes nos dames à dissimuler les mouvements de ce singulier exercice, rien n'est si bizarre que l'ensemble de ces têtes inclinées, de ces lèvres pincées, de ces joues enflées ; rien de si insupportable que ce bruit confus d'eaux jaillissantes, de sons discordants et mal étouffés ; rien de si... ridicule que ce mélange de contorsions et de crachements universels.

Pour la première fois mon ami Ch..... voyait donc arriver à la fin du dessert des plateaux chargés de bols et remplis d'un liquide aromatisé. Grand fut son étonnement, plus grand encore son embarras ! Ses yeux se portèrent attentivement sur ses voisins, dont il épiait les mouvements, afin de les imiter dans l'usage qu'ils feraient du bol placé sur leur assiette. L'un d'eux ayant porté le verre bleu à ses lèvres, mon ami fit le même mouvement ; mai-

moins instruit dans l'emploi de l'eau chaude que le convive dont il avait suivi l'exemple, il en aspira deux fortes gorgées qu'il avala. Cependant, bientôt éclairé sur la destination du liquide, il se hâta d'en faire l'usage de propreté qui, à mon avis, en est la négation. Cet usage sera bientôt abandonné ; le bon goût triomphera encore d'une mauvaise habitude. Déjà dans les hôtels qui donnent le bon ton, et d'où se répandent les formes exquises du savoir-vivre, les convives ont la faculté de passer,

après le repas, dans une pièce voisine de la salle à manger, où sont disposées d'élégantes fontaines, où des gens de service leur présentent des serviettes. Cet exemple aura de nombreux imitateurs ; j'en ai comme garant le discernement de nos dames françaises pour tout ce qui se rattache aux lois des convenances.

Depuis ce moment, l'horreur de mon ami Ch pour l'eau a redoublé ; les bols et les verres bleus lui sont antipathiques.

DE LA PHYSIOGNOMONIE.

(Suite et Fin.)

III. Celui qui a les sinus frontaux très-saillants pourra se créer un style coupé, sentencieux, original, mais ses compositions manqueront de liaison, de pureté et d'élégance.

IV. Quiconque porte un front peu élevé, régulièrement voûté, reculant vivement et dont les angles sont doucement marqués près de l'os de l'œil, mettra dans ses écrits de la vivacité, de la précision, de la force mêlée à de la grâce.

§ VII.—DU DESSIN, DU COLORIS ET DE L'ÉCRITURE.

De tous les mouvements du corps, il n'en est pas d'aussi variés que ceux de la main et des doigts, et de tous les mouvements de la main et des doigts, les plus diversifiés sont ceux que nous faisons en dessinant et en écrivant. Aussi chaque dessin, chaque tableau, chaque trait de l'écriture conserve et rappelle le caractère et son auteur, et ce que nous venons de dire du style s'applique entièrement à l'écriture, au dessin, au coloris, dans lesquels on démêle quelque révélation de l'extérieur, de l'esprit et de l'être de l'écrivain, du dessinateur et du peintre.

Qu'on n'objecte pas que le même homme, doué pourtant d'un seul et même caractère, peut diversifier à l'infini son dessin, sa peinture ou son écriture. Cela est vrai, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que la disposition d'esprit où nous nous trouvons influe sur nos moindres actes. Avec la même encre, la même plume et le même papier, avec la même toile, la même couleur et le même pinceau, le même homme façonnera tout autrement son écriture, exécutera tout différemment son tableau d'après la disposition plus ou moins tranquille ou inquiète, plus ou moins sérieuse et enjouée de son esprit. Or, l'œuvre peinte ou écrite de l'homme, émanée de lui dans la disposition naturelle de tout son être, le révèle tout entier, et, dans tous autres moments, s'imprime des diverses sensations qu'il éprouve, tout en conservant des signes caractéristiques et manifestés de son individualité.

Bien plus, il existe des peintures et des écritures

nationales comme il existe des physionomies nationales. Chacune d'elles retrace quelque chose du caractère de la nation et chacune pourtant diffère entre elles. Les tableaux des diverses Ecoles et les autographes d'une foule d'écrivains de différentes nations sont là pour attester cette observation vraie et déterminante.

§ VIII.—DE L'HABILLEMENT.

Les indices physiognomoniques qui se rencontrent dans l'habillement ne doivent pas être négligés et complètent la connaissance de l'homme.

I. Un homme raisonnable s'habille tout autrement qu'un fat, un homme occupé qu'un oisif, une dévote qu'une coquette, une mère de famille qu'une femme de plaisirs.

II. La propreté et la négligence, la simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte, sont autant de signes révélateurs qu'on distingue dans l'habillement.

III. La couleur, la coupe, la façon, l'ensemble de l'habillement sont très-expressifs, et nous caractérisent.

IV. Qui ne reconnaît aisément l'homme paré dans l'intention de plaire ou de briller, de celui qui se néglige soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser ?

V. Combien ne s'expose-t-on pas et ne se donne-t-on pas en spectacle par les habillements ?

VI. La toilette des femmes offre mille objets d'étude morale, curieux et significatifs.

VII. Les femmes les plus sensées et les plus sages se montrent souvent dans un jour désavantageux ou se font même un tort irréparable en se permettant, par des caprices faciles à distinguer, des toilettes peu convenables. Elles qui savent si bien sentir et apprécier le beau, elles qui ont reçu en partage tant de discernement et de finesse, elles qui, à tant de titres, sont intéressées à observer et à maintenir les lois de la bienséance, ne devraient-elles pas toujours s'astreindre, dans leur parure, à cette noble

simplicité qui les met à l'abri de la critique et des faux jugements ?

PHYSIONOMIE HUMAINE COMPARÉE A LA
PHYSIONOMIE ANIMALE.

Quoiqu'il n'existe pas une ressemblance proprement dite entre l'Homme et l'Animal, il arrive souvent que certains traits du visage humain nous rappellent l'idée de quelque animal. Cette analogie influe nécessairement d'une façon plus ou moins importante sur les facultés morales et intellectuelles de l'Homme.

Le Singe, le Cheval et l'Eléphant sont les animaux qui ressemblent le plus à l'espèce humaine, par le contour de leurs profils et de leur face.

Les plus belles ressemblances sont celles du Cheval, du Lion, du Chien, de l'Eléphant et de l'Aigle.

I. Ceux qui ressemblent au Singe sont habiles, actifs, adroits, rusés, malins, avarés et quelquefois méchants.

II. La ressemblance du Cheval donne le courage et la noblesse du cœur.

III. Un front semblable à celui de l'Eléphant annonce la prudence et l'énergie.

IV. L'homme qui, par le nez et le front, ressemble au profil du Lion, n'est certainement pas un homme ordinaire, car la face du Lion porte l'empreinte de l'énergie, du calme et de la force.

V. L'affinité des traits avec ceux du Chien annonce la fidélité, la droiture et la modération.

VI. Celle avec le loup dénote un homme violent, dur, lâche, féroce, passionné, traître et sanguinaire.

VII. Les traits du Renard qui se reproduisent sur la face humaine indiquent la petitesse, la ruse, la faiblesse et la violence.

VIII. La ligne qui partage le museau de l'Hyène porte le caractère d'une dureté inexorable.

IX. La ressemblance avec le Tigre annonce la férocité et la perfidie.

X. La ligne que forme la bouche du Lynx est l'expression de la cruauté.

XI. L'hypocrisie, la luxure, la gourmandise et la tenacité se retrouvent dans la ressemblance avec le Chat.

XII. Les rapports physiognomoniques avec l'Ours marquent la fureur, la méchanceté et la misanthropie.

XIII. Ceux avec le Sanglier dénotent un naturel lourd, glouton et brutal.

XIV. Quiconque se rapproche du Blaireau est ignoble, méfiant et avide.

XV. Celui qui ressemble au Bœuf est patient, opiniâtre, lourd, insouciant, d'un appétit grossier et d'un niais entêtement.

XVI. La reproduction des traits du Cerf et de la Biche provoque la timidité, l'agilité, la douceur et les bonnes mœurs.

XVII. La ressemblance avec l'Aigle présage la noblesse du caractère, le succès dans les entreprises et la force du tempérament.

XVIII. Celle avec le Vautour engendre la souplesse, la duplicité et de mauvais penchants.

XIX. Les traits du Hibou empreints dans la physionomie humaine donnent la faiblesse, la peur, la sauvagerie et la tristesse.

XX. Ceux du Perroquet révèlent la présomption, la jactance, l'aigreur et la sottise.

GALERIE PHYSIOGNOMIQUE.

JÉSUS-CHRIST.

Aucun mortel peut être ne devrait se permettre de tracer le portrait du Christ, car personne ne saurait l'exécuter d'une manière digne du modèle. N'est-il pas étonnant que les Evangélistes, et même saint Jean, le disciple favori du Seigneur, ne nous disent rien de sa personne ni des traits de son visage ? Néanmoins, malgré l'impossibilité de reproduire sa parfaite image, voici, parmi les mille dessins qui en ont été tentés, celui qui nous paraît mieux le représenter. L'expression est remplie de douceur, de bonté, de candeur, de simplicité, et le calme de l'innocence existe dans toute la figure, dans la forme de l'ensemble et dans l'harmonie des diverses parties, il s'exprime merveilleusement dans le regard, mieux encore dans le nez et le plus complètement dans la bouche, d'où semblent sortir ces paroles : « Bienheureux les patients, les miséricordieux qui ont le cœur pur et l'âme pacifique ! »

Publius Lentulus, étant gouverneur de Judée, envoya au sénat romain le portrait que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, dans le temps où la renommée de Jésus-Christ commençait à se répandre dans le monde :

« Il y a à l'heure qu'il est, en Judée, un homme d'une vertu singulière, qu'on appelle Jésus. Les Barbares le croient prophète; mais ses sectateurs l'adorent comme étant descendu des dieux immortels. Il ressuscite les morts et guérit les malades par la parole ou par l'attouchement : il est d'une taille grande et bien formée; il a l'air doux et vénérable; ses cheveux sont d'une couleur qu'on ne saurait guère définir; ils tombent en boucles jusqu'au dessous des oreilles, et se répandent sur ses épaules avec beaucoup de grâce, séparés sur le sommet de la tête à la manière des Nazaréens. Son front est uni et large, et ses joues ne sont marquées que d'une aimable rougeur. Son nez et sa bouche sont formés avec une admirable symétrie. Sa barbe, épaisse et d'une couleur qui répond à celle de ses cheveux, descendant un pouce au-dessous du menton et se divisant vers le milieu, forme à peu près la figure d'une fourche. Ses yeux sont brillants, clairs et serrens. Il censure avec majesté, exhorte avec douceur : soit qu'il parle ou qu'il agisse, il le fait avec élégance et avec gravité. Jamais on ne l'a vu rire; mais on l'a vu pleurer souvent. Il est fort tempéré, fort modeste et fort sage. C'est un homme enfin qui, par son excellente beauté et ses divines perfections, surpasse les enfants des hommes. »

JUDAS.

Quand personne ne vous dirait que ce portrait est celui de Judas Iscariote, — d'après Holbein, — quand vous n'auriez jamais vu aucun visage qui lui ressemblât, un premier sentiment vous avertirait d'abord qu'on en peut attendre ni générosité, ni tendresse, ni noblesse d'âme; le juif sordide vous répugnerait lors même que vous ne pourriez ni le

comparer ni lui donner un nom. Ce sont là autant d'oracles du sentiment.

JULES CÉSAR.

La forme de ce visage, le contour de ses parties et le rapport qu'elles ont entre elles proclament l'homme supérieur, l'homme né pour régir l'univers. Le contour seul du front, depuis la pointe des cheveux jusqu'à l'angle au dessus de l'œil gauche, cette éminence qui se remarque au milieu du front et qui se termine presque en pointe, et, sans parler de l'oreille et du cou, ce nez, considéré séparément, puis dans sa liaison avec le front, n'annoncent-ils pas le courage, la résolution et la dignité ?

CICÉRON.

Dans cette tête il y a sans contredit une sérénité peu ordinaire, une grande richesse d'idées et beaucoup de facilité à les exprimer. Ces qualités apparaissent surtout dans le front d'une manière frappante.

HENRI IV.

Quel calme, quelle fermeté héroïque planent sur cette tête ! Comme ses parties solides et ses contours commandent le respect et l'admiration ! C'est un oint du Seigneur, qu'on ne touchera pas impunément.

TURENNE.

Les yeux, les sourcils et la bouche ne révèlent-ils pas le caractère de grandeur qui distingue ce grand guerrier ?

MOLIÈRE.

Le génie respire dans tout ce beau visage ; on y remarque dans le front et dans les yeux, l'observation, la profondeur et la satire ; et toutes ces qualités si prononcées chez cet immortel écrivain, sont quelque peu voilées par un nuage de sombre misanthropie et de tristesse irritable qui décelent des chagrins intimes.

SHAKSPEARE.

Le vaste et puissant génie de cet auteur dramatique, si prompt à tout pénétrer, à tout saisir, se reproduit en caractères très-lisibles dans chacune des quatre parties du visage : dans le front, les yeux, le nez et la bouche.

LA FONTAINE.

Voici un véritable visage anacréontique. De tels yeux aiment à se baigner dans les flots limpides et attrayants de la sensualité, à errer sur les formes de la beauté et à s'égarer dans les jouissances les plus folles, les plus raffinées de l'imagination. Ils enfantent tout naturellement des nez aussi sensuels, aussi luxuriants d'esprit que celui de ce portrait.

STERNE.

On reconnaît ce satirique et malin écrivain, cet observateur plein de finesse, si incisif et si profond ; on le reconnaît dans les yeux, dans l'intervalle qui les sépare, dans le nez et la bouche.

VOLTAIRE.

Dans le front beaucoup de savoir et de mémoire, du génie observateur et productif ; dans l'œil de la pénétration, du feu et de la malice. Sur ses lèvres siège de la finesse pleine de sel et de mordante rail-

lerie, et le nez annonce un discernement subtil. Ce qu'une telle bouche dit ne peut manquer de porter coup.

NAPOLÉON.

Ce front vaste et élevé dénote la richesse et la majesté des idées, ces traits accentués marquent l'énergie et la détermination ; cet œil est sublime de pénétration et d'intelligence ; cette énorme tête dont le crâne n'avait pas moins de vingt-deux pouces de circonférence, indique l'homme supérieur qui doit dominer les événements et l'Europe entière. Toute cette belle physionomie n'est-elle pas aussi empreinte des inquiétudes de l'ambition ?

LORD BYRON.

Front de poète, physionomie illuminée sur laquelle on lit la passion, l'indépendance, la vanité, la résolution et la soif de la gloire.

CUVIER.

L'intelligence la plus vive, la perspicacité la plus sagace, la puissance créative et l'universalité des sciences ne se traduisent-elles pas bien distinctement sur cette physionomie ?

TALLEYRAND.

Front élevé et intelligent, figure impassible qui semble tout écouter pour profiter et nuire. Sous ce masque immobile, type essentiel du diplomate, la malice et la duperie ne semblent-elles pas percer ?

CHATEAUBRIAND.

Tête de génie dans son ensemble et dans ses détails, qui révèlent, les yeux surtout, la vivacité de la conception, la majesté des pensées et la gravité de l'esprit. Une teinte générale de mélancolie rêveuse répandue sur cette noble physionomie, dénote les déceptions politiques, quelque regret de l'oubli et le mépris du monde.

LAMENNAIS.

Quelle physionomie expressive ! Que de veilles laborieuses, que de chagrins amers, que de désenchantements cruels ont passé là ! Comme ces yeux sont brûlants de génie ! Comme ce front est magnifique ! Que cette bouche est instinctive ! La méditation et la profondeur ne le cède en rien à l'enthousiasme et à l'éloquence.

LAMARTINE.

Noble et suave physionomie au front vaste et poétique, aux yeux probes et illuminés, au nez de distinction, à la bouche harmonieusement dessinée ; là, tout respire l'intelligence, la noblesse, la conscience et la supériorité.

GUIZOT.

Que lit-on sur cette figure sévère ?... L'austérité, la méditation, la tristesse, l'opiniâtreté, l'orgueil et l'énergie.

THIERS.

Front de l'intelligence et de la mémoire ; yeux pénétrants et sceptiques ; lèvres railleuses et provocantes : puis, l'ensemble de cette physionomie si expressive n'annonce-t-il pas l'homme hardi, ne doutant de rien, confiant dans lui-même, plein de souplesse et d'habileté.

PENSEES PHILOSOPHIQUES.

« Peu et bon, » dit le sobre. « Beaucoup et bien, » dit le gastronome.

Le plus vif aiguillon de l'appétit, c'est la joyeuse humeur de l'amphitryon.

Offrir deux ou trois fois la même chose, ce n'est pas savoir faire les honneurs de chez soi, c'est devenir importun.

Laissez à vos convives le choix des vins que vous leur faites servir. Votre insistance sur tel ou tel cru n'est ni convenable ni de bon ton.

Proscrivez de votre table un mets dont le silence unanime a proclamé la condamnation.

A de certains intervalles, faites reparaître celui qui a enlevé tous les suffrages.

Rien n'embarrasse un dîner comme la politesse qui offre et la politesse qui refuse. Prenez et passez.

Acceptez le partage d'un fruit ; mais ne l'offrez jamais.

Tout ce qui compose chaque service doit être sans réserve à la disposition des convives ; mais pour ceux-ci, ce serait ne pas savoir vivre que d'en provoquer la circulation.

Les cris et les gros rires sont aussi déplacés à table que ceux qui demandent qu'on leur fasse passer du *bouilli* et de la *volaille*.

Si la place d'honneur est offerte au convive dont le rang social est le plus considérable, cette distinction n'est qu'une déférence et ne constitue pas un droit.

Les formes adoptées à table par la bonne compagnie sont des égards réciproques que se doivent les convives.

Les usages adoptés par la bonne compagnie ne

sont point des entraves à la gaieté du festin ; ils n'en prescrivent que les excès.

Le grand art de la maîtresse de maison consiste à traiter ses convives de manière à faire disparaître entre eux l'inégalité des rangs.

Ceux qui se plaignent des formes de la bonne compagnie ne sont pas des pères de famille.

Les habitudes de la table de famille sont les rudiments des usages adoptés par la bonne compagnie.

Ce qui prouve l'excellence de nos mœurs et le degré de notre civilisation, ce sont les formes exquises adoptées pour les usages de la table par la bonne compagnie.

Le savoir vivre est au bien vivre ce que l'esprit est au jugement.

Acceptez le moins possible à dîner chez ceux qui réservent quelques-uns de leurs plats entiers et ne les font pas tous découper.

La vanité jointe à la parcimonie est une dette payée à l'étiquette ; ce n'est plus un acte d'hospitalité.

Défiez-vous de ceux qui parlent de leurs dîners, qui vantent leurs vins ; c'est l'orgueil de Diogène qui perce à travers les trous de son manteau.

L'esprit de la maîtresse de maison consiste tout à faire briller celui de ses convives.

Savoir placer ses convives à table, c'est faire preuve de goût et d'esprit. Le voisinage d'un aimable vieillard n'est point à dédaigner pour la jeune fille ; celui d'une femme qu'a mûrie l'expérience est souvent pour le jeune homme une heureuse leçon.

ROBE POUR ENFANT D'UN AN

FAITE AVEC QUATRE VIEUX BAS.

On coupe les quatre jambes des bas jusqu'à la ligne marquant la limite de l'espace portant la lettre *A* sur le dessin qui représente le bas. On fend chacun de ces morceaux sur le contour du bas. Cela représente les quatre lés du jupon.

Le corsage est taillé en plusieurs morceaux de la façon suivante :

La figure *B* (voir le dessin du bas,) fendue sur la couture, devient le devant du corsage. Un même morceau coupé dans un autre bas, puis fendu au milieu, compose les deux moitiés du dos.

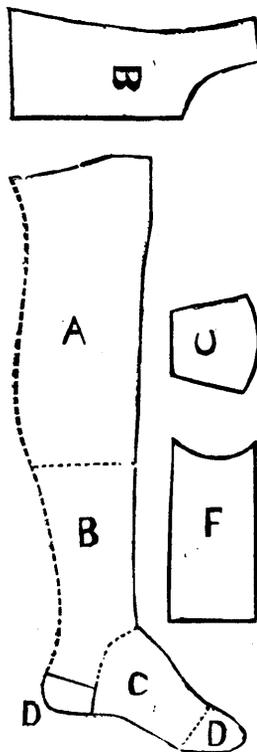
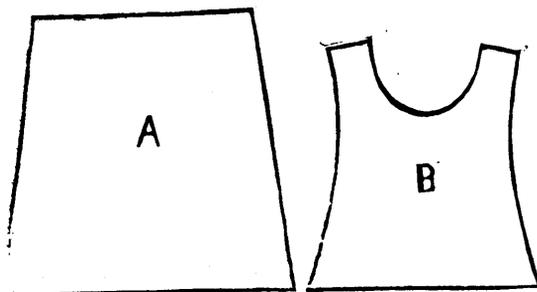
La figure *C* (voir le dessin qui représente le bas) fournit les deux manches quand on l'a coupée dans deux bas. Ces manches sont sans couture.

Les deux figures *D* étant les plus usées du bas se suppriment.

On prendra deux morceaux (marqués *F*) dans le pied de l'un des quatre bas auquel on n'a enlevé aucun morceaux pour la poitrine, ni pour le dos. Ces morceaux *F* sont des pièces d'aisselles ou dessous de bras.

On assemble tous les morceaux de la petite robe en faisant des coutures rabattues à points *de flanelle*. On fronce le jupon avant de l'attacher au corsage. On garnit celui-ci d'une coulisse à la ceinture et sur son bord supérieur.

Les lignes tracées sur le dessin qui représente le bas marquent la place des coups de ciseaux.



VOCABULAIRE DE L'OFFICE.

Bain-marie, se dit des crèmes, des sirops, etc., que l'on fait cuire dans un vase plongé et maintenu dans l'eau bouillante.

Bassine, sorte de casserole ayant la forme d'un bassin à deux anses, qui ne doit servir que pour le confitures.

Blanchet, grosse étoffe de laine pour passer les liquides.

Blanchir, passer les fruits dans un sirop quelconque, ou les faire ramollir dans l'eau chaude.

Candir, rendre le sucre dur et transparent en le cristallisant six ou sept fois.

Cannelon, moule de fer-blanc destiné à donner une forme aux pâtes fines, glaces, neiges, etc.

Caramel, dernière cuisson du sucre.

Cassons, portions de sucre et de cacao brisés.

Chancier, commencement de moisissure. On dit que la confiture est chancie, lorsqu'elle est couverte d'une surface blanchâtre : la confiture trop cuite, candit ; celle qui ne l'est pas assez, chancit.

Clayon, rond de fil d'archal sur lequel on pose les fruits à l'étuve.

Cloche, on appelle cloche la glace du biscuit qui se souffle, le couvercle de cristal dont on couvre le fromage, enfin le four de campagne dont on se sert à l'office.

Colature, liqueur qu'on a passée au travers d'un linge.

Concasser, piler grossièrement.

Confire, donner à un fruit une préparation en l'infusant dans du sucre, du sirop, de l'eau-de-vie, etc.

Cornue, vaisseau de terre ou de verre, qui a un cou recourbé, auquel on a joint un récipient, et dont on se sert principalement pour la distillation des liquides.

Coupe-pâte, moule de fer-blanc servant à couper la pâte.

Dicanter, verser une liqueur doucement d'un vase dans un autre.

Décoction, cuisson de certaines substances en les faisant bouillir dans l'eau, le lait, le vin, etc.

D'graisser, mettre un peu d'eau dans les compositions trop épaisses.

Égouttoir, ustensile percé comme une écumoire.

Étamine, étoffe de laine que l'on met dans une passoire de fer-blanc.

Étuve, lieu très-chaud où l'on dépose les substances que l'on veut faire sécher.

Exprimer, presser un fruit pour en extraire le jus.

Extraire, passer une décoction ou un jus par l'étamine.

Feces, dépôts de liqueurs.

Feuilles, plateau de cuivre rouge étamé, de forme ronde ou carrée ; elles servent à supporter les substances que l'on veut cuire au four.

Filtrer, faire passer un liquide par du papier gris disposé en forme d'entonnoir.

Flegme, partie aqueuse d'une liqueur fermentée.

Fouet, brins d'osier ou de bouleau pour les blancs d'œufs.

Garder au liquide, confire un fruit de façon à le conserver liquide.

Gaufrier, moule à charnière dans lequel on fait cuire les pâtes appelées gaufres.

Gimbelettes, pâtes mêlées avec du vin d'Espagne, des œufs et de la farine, tournées en forme d'anneaux, de chiffres, etc.

Glacer, orner les plats de dessert d'une garniture de sucre, et les fruits confits sur lesquels le sucre est candi et transparent.

Glaces, liquides, sucs de fruits, etc., qu'on fait geler.

Graine, se dit d'une crème dont les parties se congèlent en forme de petits grains.

Macérer, se dit d'une substance que l'on soumet à une chaleur douce, avec une liqueur appropriée, pour en extraire quelques principes.

Matras, Bouteille ronde à long cou.

Monder, enlever la superficie des pistaches, avellanes, noix, etc.

Mortier, se dit d'un morceau de marbre creux ; il sert à concasser et à piler.

Mouiller, mettre, pendant la cuisson, de l'eau, du vin, du sirop, et tout autre liquide.

Moule, vaisseau destiné à donner une forme aux crèmes, gelées, etc.

Moulinet, sert à faire mousser le chocolat.

Mousseline, ouvrage en pâte de gomme adragant, à laquelle on ajoute du jus de citron avec du sucre en poudre passé au tamis, mêlant bien jusqu'à ce que la pâte soit maniable.

Mousse, sorte de glace composée avec une crème légère.

Neige, composition de jus de fruits rouges que l'on fait glacer ; crèmes aux blancs d'œufs fouettés.

Rouleau, cylindre de trois pieds de long sur trois pouces de diamètre, servant pour travailler la pâte dont on fait la grosse pâtisserie.

Roulette, petit instrument à découper les pâtes.

Sarbotière ou *Sorbetière*, vase d'étain dans lequel on fait prendre en glace les liquides que l'on y dépose.

Seringue, petit instrument en étain, dont on se sert à l'office pour la pâte de marasquin.

Spatule, morceau de bois aplati par un bout et arrondi de l'autre.

Tailladins, bandes minces de chair de citron ou d'orange.

Tambour, adjonction de deux tamis, dont l'un en soie et l'autre en crin, pour passer le sucre.

Tamis à glace. Tamis carré, d'un tissu fort, qui sert à passer les fruits charnus avant de les glacer.

Tirer au sec, faire sécher un fruit pour le conserver confit.

Turner, enlever légèrement la peau ou l'écorce d'un citron ou d'une orange.

Videlle, petit outil rond et creux, d'un demi-pouce de diamètre sur quatre pouce de long ; il sert principalement à vider les pommes, les poires, etc.

Zeste, superficie des fruits à odeur, tels que citrons, oranges, bigarades, etc.

VOCABULAIRE DE LA CUISINE.

Affinité (ou poêle), y jeter du beurre sans le faire brûler, du gros sel et frotter avec un torchon.

Blanchir, passer dans l'eau bouillante viande blanche ou légumes, leur faire jeter deux ou trois bouillons, les retirer et les faire égoutter.

Braiser, faire cuire de façon que l'on ne puisse s'apercevoir, d'une manière sensible, d'aucune évaporation.

Brider, se dit d'une volaille dont on assujettit les cuisses par une ficelle.

Cendrer, modérer le feu en le couvrant de cendres.

Ciseler, piquer les viandes par intervalles pour les faire rôtir ou griller.

Clarifier, passer un liquide pour l'épurer dans une étamine, après y avoir mis un peu de colle de poisson.

Débrider, remettre la volaille que l'on a bridée dans son premier état.

Dégorger, nettoyer les viandes dans l'eau froide pour leur enlever la partie sanguine.

Déssoser, retirer les os, et rendre ensuite à la pièce sa première forme.

Echauder, se dit des aliments que l'on jette dans l'eau bouillante avant de s'en servir.

Émincer, faire des tranches de viande peu large et très-minces. On dit : émincer un gigot.

Eplucher, se dit d'un légume dont on enlève la première peau.

Élouffer, faire cuire les viandes ou les légumes dans un vase hermétiquement fermé, sans y mettre d'eau. Ces viandes ou légumes doivent cuire à l'aide seulement de la vapeur qui en sort.

Faisander, garder de la volaille ou du gibier pour lui faire acquérir du fumet.

Farcir, bourrer une pièce de farce.

Flamber, faire passer au feu de la volaille et du gibier pour en brûler le duvet.

Foncer, mettre au fond d'une casserole des bandes de lard ou de jambon avant de placer le mets qu'on veut y faire cuire.

Fraser, bien travailler une pâte.

Fraper de glace, entourer l'objet que l'on veut frapper de glace pilée ou non.

Frémir, se dit d'une eau qui commence à bouillir.

Glacer, étendre avec un pinceau des sauces, des coulis, etc., sur les viandes.

Habiller, se dit d'une pièce que l'on prépare avant sa cuisson. Ainsi : écailler et vider un poisson, écorcher et vider un lièvre.

Limoner, détruire le goût de vase d'un poisson en l'échaudant.

Faire marinier, mettre dans une préparation quelconque pour donner du goût.

Marquer, placer les viandes dans le vase où elles doivent cuire.

Masquer, détruire la forme d'une pièce en la couvrant d'un entourage.

Faire mijoter, cuire à petit feu.

Mincir, couper en rouelles des légumes, comme carottes, betteraves, concombres, etc.

Mitonner, faire imbiber du pain dans du bouillon très-chaud.

Mouiller, se dit d'un liquide que l'on ajoute au mets que l'on prépare pendant le temps de sa cuisson. On mouille avec du consommé, du blond de veau, etc.

Paner, saupoudrer de mie de pain.

Parer, donner aux viandes une belle forme en ôtant les peaux et les graisses

Passer, faire faire plusieurs tours à un mets dans la casserole.

Piquer, garnir de lard coupé très-mince.

Faire rafraîchir, mettre dans l'eau fraîche un mets déjà blanchi.

Rejaire, retourner jusqu'à ce que la chair de la volaille ou du gibier se gonfle.

Retrousser, brider une volaille ou gibier, les pattes en dessous.

Faire revenir, passer la viande dans le beurre très-chaud.

Faire sauter, agiter dans tous les sens le mets dans la poêle ou dans la casserole.

Singer, jeter quelques pincées de farine et mouiller ensuite.

Tamiser, passer au tamis.

Travailler, faire réduire une sauce le temps suffisant.

Tourner, arrondir des navets, carottes et autres légumes pour leur donner une autre forme.

Tourner les olives, ôter le noyau et jeter dans l'eau fraîche.

Trousser, assujettir une pièce de volaille ou de gibier avec une aiguille ou de la ficelle.

Trousser en pélican, mettre la tête droite au moyen d'une brochette, les ailes écartées et les pattes sous le ventre.

Trousser en tarte, cacher les pattes sous l'estomac.

Vanner, mêler la sauce en l'élevant avec une cuiller et la laissant retomber.

VINS, LEUR CONSERVATION, LEUR NOMENCLATURE, L'ORDRE DU SERVICE.

La première loi de la conservation des vins est le choix d'une bonne cave. Celle-ci doit être située au nord, voûtée, creusée à quelques toises au-dessous du sol ; ses ouvertures seront pratiquées au nord ; une température toujours égale y doit régner (la meilleure température est celle de 10 à 12 degrés centigrades) ; elle doit offrir une humidité constante, et être préservée d'une sécheresse dont les moindres inconvénients sont de dessécher les futailles et de faire transsuder le vin. Peu éclairée, il faut la placer dans un endroit où elle se trouve à l'abri des secousses que déterminent le roulement des voitures et les mille accidents de la voie publique.

Que la cave ne soit jamais embarrassée de bois vert, et qu'on se garde d'y déposer des vinaigres.

C'est au mois de mai et de septembre que doit se faire la provision de vin, parce qu'à ces époques, le soutirage offre le moins d'inconvénients. Il faut le choisir vieux, et assez mûr pour être mis en bouteilles. Un bon vin est toujours d'une couleur claire et brillante ; au palais, il offre une saveur moelleuse, un bouquet agréable ; il n'a rien de dur, d'acide et de piquant, et cause à la gorge une sensation de velouté.

Le collage du vin a pour but de faire tomber toutes les parties en suspens dans le liquide.

Cette opération importante est trop simple dans ses procédés pour que le maître de maison ne la pratique au besoin ; nous la décrirons donc en peu de mots :

Si la cave est exposée à une température convenable, le vin peut demeurer un ou deux mois sans être collé.

Il faut se garder d'opérer le collage aux époques où la vigne commence à pousser, lorsqu'elle est en fleur ou que la grappe se colore.

Il est nécessaire d'employer, surtout pour les vins blancs, la colle de poisson ; pour les autres, on peut se servir de blancs d'œufs.

Dans le premier cas, voici la marche à suivre ; on déroule la colle de poisson, on la coupe en petits morceaux qu'on fait tremper dans un peu de vin ; quand'on étend jusqu'à ce que, devenue liquide, elle puisse être fouettée et réduite en écume. Dans cet état, on la verse dans la pièce, dont on a retiré une assez grande quantité de vin pour permettre d'agiter ce qui reste contenu dans le tonneau à l'aide d'un fouet formé par un triangle en fer, percée de trous qui se croisent et qui sont garnis de crins très-forts.

Dans le second cas, il faut calculer quatre blancs d'œufs pour 250 bouteilles. Après avoir tiré de la pièce une bouteille de vin, on jette les blancs d'œufs dans une demi bouteille de vin, et on les bat de façon à les réduire en écume ; on jette ensuite le mélange dans la pièce dont on agite le contenu en introduisant par la bonde le fouet que nous avons décrit ci-dessus.

Cinq ou six jours après, on peut tirer le vin en bouteilles ; mais il est mieux d'attendre quinze jours ou trois semaines.

Ce n'est que lorsqu'il est devenu limpide et brillant que le vin doit être mis en bouteilles, mais par un temps calme ; c'est lorsque souffle le vent du nord que cette opération réussit le mieux ; les temps orageux et de tempêtes lui deviennent nuisibles.

Les bouteilles auront dû être passées au plomb et rincées à deux ou trois eaux, ensuite parfaitement égouttées ; il faut rejeter toutes celles qui auront contenu de l'huile ; il faut surtout les boucher avec des *bouchons neufs*, c'est une importante économie ! Les bouchons doivent entrer difficilement dans le col de la bouteille ; ils doivent avoir préalablement été trempés dans le vin. Il faut laisser entre le bouchon et le liquide une hauteur d'un pouce, il ne doit avoir de saillie extérieure que 2 ou 3 lignes.

Avant de procéder au tirage, il faut percer le fond de la pièce à 18 ou 20 lignes au-dessus du jable.

Avant de donner à nos lecteurs la nomenclature des vins dans l'ordre de leur service à table, nous emprunterons aux auteurs que nous avons nommés dans cet article les termes généralement employés pour désigner les différentes qualités de vins, termes qui constituent pour ce produit une sorte de vocabulaire qu'il est toujours bon de connaître.

Les *vins secs*, peu foncés en couleur, sont limpides ; ils contiennent peu de matière sucrée ; leur saveur est légèrement astringente ; leur bouquet est léger et fin en général.

Les *vins sucrés* ou *vins de liqueurs*, récoltés sous une température plus élevée, alors que le fruit est à moitié séché, ont plus de sucre et contiennent moins d'eau ; ils développent un parfum plus prononcé, ont une consistance siropeuse et une douceur qui les rendent plutôt une liqueur d'agrément qu'un aliment de consommation.

Le vin rouge qui s'écarte des teintes violacées pour se rapprocher du grenat, et, en vieillissant, de la nuance un peu jaunâtre dite *paillée*, est le plus parfait. Le vin *blanc*, malgré le nom qu'il porte, a toujours une teinte jaune. Le vin *rosé* prend cette couleur au moyen de la baie du sureau, employée sans inconvénient.

Le *bouquet* ou arôme est attribué à une huile essentielle, odorante, contenue dans le liquide et qui se volatilise sous une température un peu élevée. C'est pour cela que certains vins, comme ceux de Bordeaux, ne sont pas appréciés comme ils méritent de l'être s'ils sont dégustés au sortir d'une cave trop fraîche.

Le vin est *corsé*, a *du corps*, quand à une couleur prononcée il joint une grande force vineuse et attaque fortement le palais.

On le dit *droit en goût* quand il n'est pas formé de mélanges, et *franc de goût* lorsqu'il n'a été vicié ni par les fûts ni par le contact prolongé de l'air atmosphérique, qui ne lui ont communiqué aucun principe étranger à sa nature.

Un *vin généreux* est celui qui, pris en quantité minime, produit un sentiment de bien-être et un effet sensiblement tonique ; il est *liquoreux* quand il a conservé une douceur agréable, et quand il coule lentement et en petites larmes sur les parois du vase qui le contient.

Les *vins moelleux* glissent sur le palais et sur la langue, et n'y laissent pas la saveur styptique qu'y produisent les *vins durs*.

Les *vins nerveux* sont ceux qui résistent aux secousses du transport et à de certaines influences atmosphériques qui dénaturent les vins délicats.

La *seve* n'est ni l'arôme ni le bouquet ; c'est une énergie savoureuse, déterminée par un ensemble appréciable de perfections. L'arrière-bouche l'a sentie avant de distinguer chacune des qualités qui la composent.

Le *soyeux*, le *velouté* des vins, le *fin du fin*, le *satin*, le *velours en bouteilles*, sont des expressions adoptées par nos gourmets les plus délicats ; elles n'ont point cours dans le langage des commerçants.

Nous terminerons ce court vocabulaire œnologique par la juste appréciation des habiles connaisseurs dont nous n'avons que succinctement reproduit la pensée :

" Ajoutons, disent-ils, que les vins naturels et se portant bien, ne contenant aucune substance ajoutée, surtout n'ayant que leur alcool produit par la fermentation, laissent la bouche fraîche, sans aucun sentiment d'ardeur.

" Tout vin qui ne remplit pas cette dernière condition est *nuisible* ; il doit être proscrit de la table des gens de goût."